

Un combat dans la nuit

Fiction narrative sur Jésus au mont des Oliviers

Claire Clivaz



Le Christ au mont des Oliviers
Rembrandt, vers 1657, domaine public CC0
Wikicommons

2024

Version d'auteur



Μέμνημαι δὲ τοῦ ῥητοῦ τοῦ κατὰ Λουκᾶν εὐαγγελίου.

Je me souviens de la parole de l'Évangile selon Luc.

Épiphane, *L'homme bien ancré* 37,1

Introït

Cette fiction narrative est dédiée, avec gratitude, aux étudiants du cours master en Nouveau Testament donné en automne 2023 à l'Institut Protestant de Théologie, à Paris.

Par leur curiosité et leur vivacité d'esprit, ils m'ont conduite à rédiger cet ouvrage, pour partager sur une modalité différente ce que des recherches académiques m'ont fait percevoir de la scène de la prière de Jésus au mont des Oliviers dans l'Évangile selon Luc, un combat dans la nuit (Luc 22,39-46). Dans cet évangile seulement – et dans une partie des manuscrits seulement – on raconte que Jésus, entré en agonie de prière avant d'être arrêté, fut fortifié par un ange. De cette joute oratoire résultat une sueur comme des gouttes de sang, tombant jusqu'à terre (Luc 22,43-44). Elle invite à relire le troisième évangile à son éclairage.

Ce volume est donc une invitation à faire comme Épiphane, un Père de l'Église du 4^{ème} siècle, qui fait mémoire de l'ange au cœur de la nuit : « Je me souviens de la parole de l'Évangile selon Luc », dit-il (*L'homme bien ancré* 37,1). Comme lui, nous sommes au défi de faire mémoire d'une scène que nous n'avons pas vue, d'un moment que nous n'avons pas vécu, et dont personne, du reste, n'a été témoin à part Jésus lui-même, ses acolytes s'étant endormis de tristesse (Luc 22,45).

Lecture et écriture pourvoient à ce qui manque à nos mémoires, en donnant la parole à divers personnages qui transmettent leurs points de vue sur la prière de Jésus au mont des Oliviers chez Luc (Luc 22,39-46), et plus largement sur ce troisième évangile canonique. Le premier est un médecin grec personnage de fiction (Léonidas), les huit autres sont historiques (Etienne Bar Soudaïli, Jeanne femme de Chouza, Judas Iscariote, Théophile, Jésus de Nazareth, Marie de Magdala, Hippolyte de Rome et moi-même).

Ces narrations ont été imaginées sur la base de sources antiques dont on trouvera l'essentiel dans Claire Clivaz, *L'ange et la sueur de sang (Luc 22,43-44) ou comment on pourrait bien encore écrire l'histoire (BiTS 7)*, Leuven : Peeters, 2010. Ce genre littéraire agréable à la lecture souhaite mettre à disposition d'un large public les avancées de la recherche en Nouveau Testament. A la mode de Paul Veyne, Michel Foucault ou Jacques Legoff, il revendique la place de l'imaginaire dans l'appropriation de la documentation historique. Histoire et imaginaire ont l'une et l'autre droit de cité dans la spiritualité. Ce texte est à disposition en licence CC-BY-NC-ND 4.0. Les annexes transmettent les références bibliographiques des citations et une brève notice biographique de l'auteur.

Claire Clivaz
RSCS, Université catholique de Louvain

Les témoins

I.	Léonidas, un médecin grec, en 75 de notre ère	4
II.	Etienne Bar Soudaïli, moine et mystique chrétien, en 514	8
III.	Jeanne, femme de Chouza et disciple de Jésus, en 58	12
IV.	Judas Iscariote, ex-disciple de Jésus, en avril 30 ou 33	19
V.	Théophile, commanditaire de l'œuvre de Luc-Actes, en 78	22
VI.	Jésus de Nazareth, en avril 30 ou 33	30
VII.	Marie de Magdala, disciple de Jésus, en 45	33
VIII.	Hippolyte de Rome, auteur chrétien, en 235	38
IX.	Claire Clivaz, lectrice, en 2024	43

Annexes

X.	Références des œuvres citées	45
XI.	Biographie	46

I. Léonidas, un médecin grec, en 75 de notre ère

Il fait trop chaud, et mes pensées vagabondent. J'ai trouvé une place ombragée dans le stade de notre petite ville de province, mais il fait si lourd que c'est un effort d'être simplement assis là, à regarder les lutteurs à l'exercice. Sous les gueulées de leur entraîneur, Sosthène, les athlètes ne ménagent pas leurs efforts, car bientôt aura lieu le concours annuel dans notre paisible cité, suffisamment éloignée de Jérusalem, heureusement. Voilà déjà cinq ans que Titus, fils de l'empereur Vespasien, a détruit leur Temple, là-bas. Il l'a ratiboisé, mais était-ce une bonne idée ? On dit la grande ville encore bien agitée. Qu'importe, ici l'atmosphère est sereine.

Si je suis là à transpirer plus que de raison, c'est parce que Sosthène a insisté pour que j'assiste à tout l'exercice. Il dit que l'autre jour, il a vu l'un des jeunes suer du sang, et pas qu'une fois ; il a pris peur. Il veut mon avis, des fois que cela recommence. Je le connais depuis longtemps, Sosthène, un dur à cuire, doué et réputé dans son métier. Il sait préparer les sportifs pour des combats qui réjouiront les foules, et je ne me rappelle pas l'avoir vu effrayé. Sauf que l'autre jour, il était tout chamboulé. Il m'a juré qu'il a vu le lutteur Flavien suer du sang. Il est parti dans une grande diatribe sur les présages, les mauvais sorts, et les récits de tous genres qu'aiment à répéter nos aïeux le soir.

Moi, Léonidas le médecin, je suis un lettré, formé à la rhétorique et l'étude m'a rendu circonspect devant les croyances populaires. Nos poètes n'ont toutefois pas rechigné à raconter des prodiges de cet ordre. Apollonius de Rhodes, par exemple, raconte l'épopée des premiers temps, des héros d'autrefois – avant même la guerre de Troie. En décrivant un moment d'effroi, je me souviens qu'il mentionne de la sueur de sang qui suinte sur les statues des dieux. Voici comme il chante :

« Semblables à des fantômes sans vie, ces hommes errent dans leur ville, soit qu'ils attendent la fin d'une guerre ou d'une peste, soit qu'ils voient tomber, infinie, la pluie d'orage qui submerge tous les innombrables travaux des bœufs, soit que des statues des dieux découle spontanément une sueur de sang ou qu'on croie entendre des mugissements retentir dans les temples, soit qu'au milieu du jour le soleil amène du ciel la nuit, et que les astres brillants paraissent dans l'air : tels les héros, le long de la plage immense, se traînaient, en proie à la tristesse » (*Les Agronautiques* IV, 1280-1289).

Même l'historien Diodore de Sicile, dans son grand' œuvre la *Bibliothèque historique*, parle de la sueur de sang survenant sur les statues des dieux ! Voilà pourquoi Sosthène a pris peur... Cela me fait un peu sourire, car je peine à voir en quoi ces lutteurs pourraient être comparés à des statues divines. Mieux vaut laisser ces récits fantastiques de côté, et nous centrer sur ce qui peut arriver au corps humain. Évidemment, je n'ai pas oublié l'enseignement de nos maîtres médecins qui nous demandaient de répéter par cœur les dires d'Aristote sur ce phénomène rare :

« Quand le sang devient trop liquide, on tombe malade, car il devient alors une sorte de sérosité et prend une fluidité telle qu'on a déjà vu des gens suer une sueur de sang » (*Histoire des animaux* 3,19,521a).

C'est exactement ce qui est arrivé aux soldats d'Alexandre le Grand, quand ils arrivèrent dans une lointaine contrée de l'Inde. On dit qu'ils se sont retrouvés face à des serpents de petite taille, étrangement bariolés, avec des zébrures comme du bronze. D'autres avaient même une crête velue, formant chevelure. Ces petits mais terribles animaux pouvaient tuer rapidement de leur morsure, et le soldat qui par malheur y succombait, dans d'atroces souffrances, se retrouvait couvert d'une sueur de sang. C'est ce que raconte du moins l'historien Diodore de Sicile, moi je n'en ai jamais vu bien sûr. Je suis trop casanier pour tenter des voyages aussi lointains, en pleines contrées barbares.

Je n'ai, à vrai dire, jamais eu l'occasion d'observer de la sueur de sang. Pourtant j'en ai assisté des mourants, des malades, des agonisants et j'en passe ! Il est à noter que le lutteur Flavien n'entre à l'évidence pas dans cette catégorie du corps à l'approche de la mort, du corps affaibli. Il est tout sauf une demi-portion : le port altier, les muscles proéminents, il impressionne. Et de quoi aurait-il peur, alors qu'il n'est qu'à l'entraînement ? Sosthène dit qu'il ne comprend pas ce qui est arrivé à Flavien l'autre jour. Pour l'heure, l'entraînement se déroule comme attendu, je ne vois rien d'anormal, et l'entraîneur harangue les athlètes à cris réguliers, comme ils en ont l'habitude.

Quoi qu'il arrive, je suis prêt. J'adore les défis, les énigmes, les difficultés et tenter de comprendre cet impossible corps humain, avec mon art médical qui tient parfois davantage de l'art divinatoire que de l'école d'Hippocrate. Avant de venir me liquéfier dans la chaleur du stade, je suis retourné à mes notes, mes précieuses *hypomnemata*, comme on dit dans la langue grecque, « ce qui soutient la mémoire ». Ces pense-bêtes sont mon plus précieux trésor ! J'ai eu en effet la chance de pouvoir séjourner quelques mois à Alexandrie, et je n'ai quasi pas quitté sa célèbre bibliothèque. J'ai copié, copié, et recopié, autant que je pouvais. Et là, j'ai notamment lu Théophraste, élève d'Aristote, qu'on a tort de ne pas recommander à nos jeunes étudiants. Son nom veut dire « divin parleur » et on prétend qu'il a eu jusqu'à deux milles élèves, quel succès ! Aristote n'a pas hésité à le mettre sur son



Theophraste, jardin botanique de Palerme ; CC BY SA 2.5. Wikicommons.

testament, rendez-vous compte. En farfouillant dans mes notes un peu foutraques, j'ai retrouvé cet extrait de Théophraste, tiré de son traité *De la sueur*, et tout s'est éclairé :

« Diotime, l'entraîneur, disait qu'il y a trois sortes de sueurs, celles du début, du milieu et de la fin [de l'exercice physique]. Celles-ci proviennent des fatigues et de l'altération du corps [...]. Certains disent que [le dernier type de sueur] a déjà pris l'apparence du sang, comme l'affirmait Monas le médecin ; il est clair que puisque davantage d'humidité provient des vaisseaux – mais non mélangée – cette [humidité] est comme colorée. Quelques fois, en effet, le sang lui-même arrive non mélangé. C'est certes simplement le cas, comme nous l'avons souvent dit, et c'est vrai à chaque fois, que la sécrétion des résidus provient toujours des états du corps » (*De la sueur* 11-12).

J'avais atteint le port du savoir. Évidemment, Falvien n'est ni une statue de dieu, ni un soldat d'Alexandre, ni élu par un signe divin ! Sous l'effort, le sang arrive avec la sueur, ce qui colle avec l'enseignement de notre maître Empédocle : la sueur n'est que du sang raffiné, dégraissé de ses éléments rouges, pourrait-on dire. Je n'ai donc plus qu'à attendre l'événement, avec mes notes de Théophraste sous le bras, et je leur expliquerai ce dont il s'agit. Tiens, voilà Sosthène qui s'approche. Il vient de donner le signal de la fin de l'entraînement.

« Salut Léonidas ! Alors c'est raté pour cette fois, rien à signaler. Tant mieux pour Flavien, je dois dire. »

« Salut Sosthène ! Pas de problème. Tu sais, j'ai trouvé l'explication médicale à ce phénomène de la sueur de sang en plein effort, en pleine lutte ; si tu as le temps de passer à la taverne avec moi, je t'explique ».

« Ça marche, on a bien mérité de boire un coup après tout ça ».

Je me réjouis de faire mon effet auprès de mon ami fort en muscles, et de ramener cette sueur de sang à ce qu'elle est. Nous voilà dans la taverne, j'ai mes notes de Théophraste et le reste. Un inconnu s'approche alors de nous. Tiens, c'est drôle. Il dit qu'il est aussi médecin et qu'il a entendu dire que nous nous intéressions à la sueur de sang. Je me lance avec lui dans une grande discussion, je fais étalage de mon savoir, très fier ! Il prend des notes sur une petite tablette de cire, avec un stylet. J'insiste bien sur la comparaison, car Théophraste est très clair : la sueur prend l'apparence du sang, elle est *comme* colorée. Mon confrère note avec zèle, je suis ravi. On a son ego, que voulez-vous !

Ce médecin de passage nous explique ensuite qu'il essaie de comprendre ce qui est arrivé à un Nazaréen, un dénommé Jésus, qui menait un combat, mais de prière seulement, avant d'être arrêté à Jérusalem, il y a déjà longtemps. Il paraît qu'un ange fortifiait cet homme et qu'il aurait eu une sueur de sang. Je le regarde soupçonneux : c'est quoi ce médecin-là ? Moi je lui parle d'athlètes et lui nous parle d'ange et de prière ! C'est alors que se lève notre voisin de la table d'à-côté pour nous rejoindre. Il se présente, Théophile d'Alexandrie et de Jérusalem, il nomme les deux villes, c'est surprenant.

Théophile dit qu'il connaît bien les histoires des Judéens, et qu'un de leur héros, Jacob, s'est un jour battu contre un ange. Il y a à lutter contre les créatures célestes parfois, ajoute-t-il. Mais mon confrère, d'une voix posée et sereine, objecte que ce Jésus de Nazareth, lui, ne combattait pas son ange ; au contraire, cet ange le rendait puissant, plus

fort, il l'aidait. A ce moment-là, le visage de Théophile s'est illuminé d'un large sourire. Moi, j'étais un peu perdu, car la mystique religieuse, ce n'est pas trop mon rayon. Mais Théophile et mon confrère avaient l'air d'avoir beaucoup de choses à se raconter, et ils sont assez vite repartis ensemble, en nous disant à peine aurevoir. Juste avant qu'ils ne franchissent le seuil de la taverne, j'ai eu l'esprit de demander à ce médecin en voyage comment il s'appelait ? « Luc »¹, a-t-il répondu.

Je ne l'ai jamais revu.

¹ Un Luc médecin est mentionné par l'apôtre Paul de Tarse en Philémon 24, Colossiens 4,14 et 2 Timothée 4,11. La tradition a présumé qu'il pouvait s'agir de l'auteur du troisième évangile canonique.

II. Etienne Bar Soudaïli, moine et mystique chrétien, en 514

Je me suis levé très tôt ce matin, bien avant l'heure de la première prière. L'automne avance, et la fin de la nuit est déjà fraîche dans ce monastère de Teqoa, petit bourg au sud de Jérusalem. Les bâtiments, tout neufs, sont simples et agréables. Tout est calme, un oiseau chante déjà. Depuis la fenêtre de ma cellule monacale, je peux contempler un drôle de tertre herbeux : on dit que c'est la tombe du prophète Amos, originaire de cette ville (Amos 1,1). Quelles paroles dures et violentes ne trouve-t-on pas dans ce livre d'Amos ! Moi qui suis de nature pacifique, j'aime surtout en réciter les derniers mots, en regardant la tombe du prophète dans la pénombre qui se dissipe :

Voici que viennent des jours – oracle du SEIGNEUR² – où le laboureur suit de près celui qui moissonne, et le vendangeur celui qui sème ; où les montagnes font couler le moût et chaque colline ruisselle ; je change la destinée d'Israël, mon peuple : ils rebâtissent les villes dévastées, pour y demeurer, ils plantent des vignes pour en boire le vin, ils cultivent des jardins, pour en manger les fruits ; je les plante sur leur terre : ils ne seront plus arrachés de leur terre, celle que je leur ai donnée – dit le SEIGNEUR, ton Dieu. (Amos 9,13-15)

J'aime l'excès de ces mots. Je n'ai jamais eu besoin que le vin nouveau coule à flot, mais la joie du retour, c'est quelque chose qui me va droit au cœur, car je suis un réfugié, ici, à Teqoa, où je suis arrivé il y a deux ans déjà, moi, Etienne Bar Soudaïli, moine syriaque. Ce lieu, si accueillant soit-il, n'est pas ma patrie et j'ignore pour combien de temps j'y suis. J'ai dû m'enfuir d'Édesse, ma ville natale, tout là-bas au nord. Me voici soulagé d'être le bienvenu dans ce monastère dont mon ami l'abbé Nonnos m'a ouvert les portes. Mes pensées retournent souvent à Édesse. J'ai dû la fuir à cause de Jacques de Saroug – je l'estime pourtant tellement, lui qui s'est formé à Édesse comme moi et qu'on surnomme « la flûte de l'Esprit saint » ! Mais il n'a pas mâché ses mots à mon encontre dans une de ces lettres si rudes, que je n'ai plus eu qu'à partir. D'autres encore ont écrit contre moi et je me suis enfui, de peur de voir ma vie mise en danger.

Ce qu'on me reproche ? C'est juste qu'ils pensent étroit et que moi je pense large ! Le divin, je le perçois partout. Par la méditation et la maîtrise du souffle, je cherche constamment à atteindre ce point de fusion avec le divin universel. Et soudain, « quand l'ascension mystique advient, le corps repose comme mort et l'âme est immergée dans l'Esprit » (*Livre de Hiérophane 2,13*). C'est quand j'ai réussi à reposer en complet détachement, là, dans ma cellule, tout juste recouvert d'une couverture de laine, quasi comme un cadavre, le souffle si ténu et régulier qu'on l'oublie, que commence alors l'ascension mystique. Être une seule nature avec le divin, immergé dans l'Esprit, dans cet univers qui tout entier émane de Dieu et retournera à lui, absorbé en lui. Saroug dit que c'est l'abominable doctrine de « l'apocatastase », et qu'Origène fut renié pour une telle idée ! Mais qu'ai-je à faire de son terme certes recherché, mais glacé comme une lame ? Moi je ne parle pas d'idées, de concepts, de doctrine ; je témoigne de ma pratique, de mon expérience. Je me livre régulièrement à ce moment d'immersion dans le flux vital, dans le souffle de la *Rouach*, ce beau mot hébreu qui rappelle que l'Esprit est féminin

² Nous suivons l'usage de la *Traduction Œcuménique de la Bible* qui rend le nom hébraïque de Dieu, imprononçable, par « SEIGNEUR » en majuscules.

dans cette langue, et donc dans le premier Testament. C'est *elle* qui plane sur les eaux, au début de la Genèse, la *Rouach* (Genèse 1, 2) !

Depuis que je suis à Teqoa, si loin du lieu qui m'a fait naître à l'immersion dans l'Esprit, j'ai mûri une décision drastique : mettre par écrit ce qui n'aurait jamais dû l'être. Je suis en effet le dépositaire de traditions orales tenues dans l'ombre, transmises d'une personne de confiance à une autre. Elles disent les secrets mystiques de l'ascension de l'âme vers le divin, et, de mémoire en mémoire, nous les attribuons à Hiérophée, que nous pensons avoir été converti par Paul, l'apôtre, en compagnie de Denys surnommé l'Aréopagite, et qui sont devenus les deux premiers évêques d'Athènes. C'est notre tradition. Allais-je briser la transmission sacrée en la mettant par écrit ou tout au contraire empêcher qu'elle ne se meure ? J'ai mis une année entière à prendre ma décision, et puis finalement, j'ai écrit le *Livre de saint Hiérophée*, mais sans y joindre mon nom, en espérant qu'il évite ainsi la destruction, au vu de ma réputation actuelle parmi ceux des Églises majoritaires.

Cet écrit unique, je l'ai bien sûr rédigé en syriaque, la langue de mon cœur, de mon expérience, de ma pratique, et sans mot grec, surtout pas « apocatastase » ! Je ne me suis pas privé, naturellement, de me laisser inspirer par les meilleures sources et notamment le récit du divin apôtre Barthélémy, ce voyageur infatigable qui apporta l'Évangile selon Matthieu en hébreu jusqu'en Inde, et déposa à Édesse son propre ouvrage. Pour le principal de mon œuvre, il m'a bien fallu oser fixer à l'encre du stylet ce qui n'avait été confié jusque-là qu'aux oreilles les plus réceptives, par les bouches les plus sages. C'est l'ascension mystique que j'ai eu le plus à cœur de transmettre, et en particulier nos traditions sur l'ange qui encouragea Jésus au mont des Oliviers. Voici ce que cela donne :

« Lorsque donc l'Esprit voit [les trois] Croix, il est terrifié et effrayé ; et peut-être sa sueur pourrait-elle aussi se coaguler comme des gouttes de sang, en sorte qu'en toute chose il pourrait être rendu semblable à Celui qui fut fait semblable à nous; et le Chef des Anges de l'endroit s'approche et lui présente cette assurance réconfortante qui fut aussi présentée au Christ et voici les mots qu'il lui dit: « Le temps est bref et très court, et ensuite tu seras glorifié: méprise la mort que tu vives ». Et le divin Esprit se tourne ensuite à son tour vers la prière, et adresse ses supplications à Dieu et dit : « Mon Père, si c'est possible, éloigne de moi cette coupe [...] » (*Livre de saint Hiérophée* 2,21).

Nuance : j'ai indiqué que « peut-être » la sueur du mystique pourrait se coaguler comme des gouttes de sang, car à moi, cela ne m'est jamais arrivé. Je le tiens du maître de mon maître de mon maître. L'essentiel, le plus secret, tient toutefois dans les paroles du Chef des Anges à Jésus – d'aucun disent qu'il s'agit de l'archange Michael. Quel noble appel à mépriser la mort ! Comme cet ange nous montre que la crainte est capable de faire trembler jusqu'à l'homme le plus aguerris aux tourments spirituels, une coupe dont le Christ lui-même demande à être épargné ! Prenons-le comme modèle pour devenir *isochristes*, des personnes semblables au Christ. Il est notre intermédiaire et notre guide dans l'ascension mystique, mais arrivés au sommet, tous les intellects se retrouvent sublimés dans l'Unification. C'est là que j'arrive, depuis mon corps étendu comme mort, lorsque je m'immerge dans l'Esprit, cette *Rouach* qui m'accueille et

renouvelle mon souffle. Et je murmure dans ma langue cette ancienne parole d'une liste peu connue, qui se trouve dans notre bibliothèque d'Édesse et fut transmise par l'apôtre Thomas : « Car ma mère m'a enfanté, mais ma mère véritable m'a donné la vie » (*Évangile selon Thomas 101*³). C'est donc toute mon expérience, tout mon vécu que j'évoque en rapportant le moment où l'Esprit voit les trois Croix et les paroles du Chef des Anges.

Ai-je eu tort, ai-je eu raison, je me suis piqué de montrer ce passage, avec quelques autres pages de mon *Livre*, au jeune moine Onésiphore, que je pressentais le mieux à même d'en apprécier la teneur. Un sourire en coin, il est revenu à moi quelques jours plus tard avec un texte grec provenant de la bibliothèque pourtant modeste de notre monastère : c'était un récit de Denys l'Aréopagite, intitulé *La Hiérarchie ecclésiastique* et qui se réfère également à Hiérothée. J'en suis resté abasourdi, tant j'étais sûr que personne n'avait osé jusque-là dire quoi que ce soit de nos traditions sacrées. J'y retrouvai avec émotions la mention des paroles de l'ange à Jésus. Alors que je contemplais incrédule l'ouvrage, Onésiphore, tout enthousiasmé, m'explique qu'il y a trouvé une superbe comparaison entre le mystique et l'athlète, lorsque celui-ci s'entraîne à la lutte.

Denys l'Aréopagite explique en effet que l'onction d'huile, conférée au baptême et à l'enterrement, rend l'initié semblable à l'athlète dont on enduit le corps avec une huile pour sportifs : l'initié se retrouve préparé par l'onction « aux pieuses luttes qu'il va entreprendre désormais sous la direction du Christ, car c'est Lui, qui à titre de Dieu, organise le combat », dit Denys. Il ajoute que le Christ est aussi « descendu lui-même en lice avec les combattants pour défendre leur liberté et leur assurer la victoire » ; il est le « premier des athlètes, combattant à l'imitation de Dieu lui-même ». Arrivés au terme de leur vie terrestre, les initiés qui ont mené les « saints combats » reçoivent la résurrection « pour prix des sueurs versées au service de Dieu » (*La Hiérarchie ecclésiastique 2,404A et 7,553A*).

Au comble de la joie, Onésiphore me dit qu'il se voit en athlète spirituel de renom, vainqueur des joutes mystiques, écartant d'une sainte sueur, par des efforts constants, le moindre démon qui lui ferait barrage. Avec bravache, il s'écrie :

« Etienne, tu sais, je résisterai même à Satan ! Tu as vu comme il s'éclipse sournoisement après la tentation de Jésus ? *Ayant ainsi épuisé toute tentation, le diable s'éloigna de Jésus jusqu'à un moment favorable* (Luc 4,13). Mais silencieux comme le serpent, il revient pour ouvrir le temps de la Passion : *Or Satan entra dans Judas, appelé Iscariote, alors qu'il était du nombre des douze* (Luc 22,3). Etienne, je te le dis, je lutterai si fort, avec de saintes sueurs si abondantes, que le diable s'en retournera dans les Enfers tout recroquevillé ! ».

Ah, la jeunesse ! Voilà qu'Onésiphore s'empourpre, son cœur bat la chamade, il fait de grands gestes. Avec bienveillance, je lui souris et incline la tête. Il est à son affaire et ne m'écouterait pas. Il pense avoir trouvé ce qu'il cherchait. Cela m'est arrivé, à moi aussi, quelquefois. Mais c'était avant que je ne parvienne à laisser de côté tout sentiment de dualité pour entrer dans la pure contemplation, et vivre l'unité primordiale, en quête du

³ Évangile apocryphe dont la première rédaction semble dater du 2^e siècle.

divin qui devient tout en tous. Je sais qu'au prochain sommeil, je retournerai voir les trois Croix. Je repense à l'exultation d'Onésiphore avec indulgence. Je ne doute pas qu'il me reparlera de son entraînement athlétique pour devenir un champion mystique.

Toujours assis au bord de ma fenêtre, voici que les premiers rayons du soleil me tirent du vagabondage de mes pensées. J'entends alors la cloche qui tinte : vite à l'office ! Nous psalmodions en ouverture un hymne syriaque d'Éphrem, ce Père d'autrefois, qui décrit justement la prière et la sueur du Christ au mont des Oliviers :

« Que l'endroit où Jésus a sué lui offre une couronne !
 Que sa sueur donne des sueurs au mécréant qui pinaille !
 Tout le monde sue de façon limitée et mesurée,
 Tandis que lui a sué démesurément, afin de confondre démesurément ;
 Il a revêtu du malheur en Eden la sueur par l'effort » (*De Virginitate* 36).

A la fin du chant, Onésiphore se retourne vers moi et m'adresse un sourire qu'il me faut bien qualifier de triomphant. Il l'a, son combat du mont des Oliviers, du moins dans ce chant d'Éphrem. Il m'attendrit comme le fils que je n'aurai jamais. Il a encore bien le temps de découvrir l'ascension mystique hors du corps, la nuit, après le temps du combat, dans la fusion avec le divin universel et le lâcher-prise.

Imperturbable, le lecteur du jour continue à égrener la liturgie et nous lit encore un passage d'Éphrem qui dit que « Jésus a remplacé la sueur d'Adam (Gn 3,19) par sa sueur, son bois par la croix, un sixième jour par un sixième jour » (*De Ecclesia* 51,8). Œil pour œil, dent pour dent, dette pour dette. Je peux comprendre qu'on ait besoin de se dire qu'au sixième jour du labeur correspond un autre sixième jour de délivrance, d'annulation de la dette des humains. Mais moi, ce qui m'intéresse, c'est le septième jour, celui du repos. Jacques de Saroug, qui fut un ami si proche, trouve que je me détache trop du sensible. Il craint qu'une fois je ne revienne plus de ces moments d'unification avec le divin ; il me l'a confié de vive voix, par-delà sa lettre autoritaire de rupture.

Je pense à la tombe du prophète Amos. Moi, je n'ai pas peur.



Teqoa, CC BY-SA 4.0, Wikicommons

III. Jeanne, femme de Chouza et disciple de Jésus, en 58

Me voici de retour à Capharnaüm, au bord du lac de Tibériade, en ce printemps 58. J'ai décidé de prendre quelque repos dans la maison de ma parenté, et de m'éloigner de l'atmosphère trop agitée de Jérusalem. Je crois que j'avais besoin de me retrouver au calme, ici au bord de ce lac où tout a commencé pour moi. Il y a presque trente ans, je séjournais à Capharnaüm, jeune mariée, mais en bien mauvaise forme – c'était aussi le printemps. J'étais venue chez ma tante pour m'éloigner de l'effervescence de la capitale, où mon mari Chouza, intendant d'Hérode Antipas⁴, devait demeurer pour son office.

A cette époque de ma vie, j'avais sans cesse des vertiges et des maux de têtes ; les oreilles me sifflaient souvent. Notre vie confortable ne m'aidait guère, et j'étais très culpabilisée de ne pas parvenir à donner une descendance à Chouza. J'en souffrais d'autant plus que je portais le beau nom de *Yohanna* – 'Jeanne' en grec –, un nom qui veut dire 'le SEIGNEUR a fait grâce' en araméen, ma langue maternelle, et en hébreu aussi, la langue de nos lettrés. Je me souviens que je demandais sans cesse qu'on me relise l'histoire d'Anne, la mère de Samuel, elle qui s'appelle « Grâce » justement, et qui a dû tellement attendre avant d'être enfin enceinte. Son premier-né ne fut ni plus ni moins que Samuel le prophète. Je ne me lassais jamais d'entendre son histoire, surtout ce passage :

Pleine d'amertume, Anne adressa une prière au SEIGNEUR en pleurant à chaudes larmes. Elle fit le vœu que voici : « SEIGNEUR tout-puissant, si tu daignes regarder la misère de ta servante, te souvenir de moi, ne pas oublier ta servante et donner à ta servante un garçon, je le donnerai au SEIGNEUR pour tous les jours de sa vie et le rasoir ne passera pas sur sa tête » (1 Samuel 1, 10-11).

Elle prie si intensément, là dans la maison du SEIGNEUR, que le prêtre Eli pense qu'elle est ivre, à voir ses lèvres remuer en silence ! Évidemment, il ne sait pas ce que c'est d'être déclassée, remisee, considérée comme superflue parce qu'incapable de faire ce que la société attend de nous ! Personne pour représenter la femme stérile lors du jour du SEIGNEUR, que nous attendons tous. Le récit d'Anne m'habitait au point que j'en faisais parfois des cauchemars, et me voyais à sa place, mais condamnée à implorer jusqu'à la fin de mes jours. Anne répète trois fois qu'elle est la « servante » du SEIGNEUR. Mais comment servir en étant mariée et stérile ? J'étais tourmentée, parfois désespérée. Et bien sûr, je dormais peu, j'avais des vertiges, mes oreilles bourdonnaient. Était-ce bien étonnant avec un tel souci ? La tête me tournait parfois si fort que je ne pouvais même plus aider ma tante dans les menus travaux domestiques. Chaque jour qui passait, je me sentais devenir un peu plus inutile encore. C'est ainsi que j'étais, il y a près de trente ans, dans une maison cossue de Capharnaüm, un printemps de ma jeunesse.

Le moindre bruit pouvait m'être pénible. Un jour, je fus fortement agacée par des cris de joie provenant de la maison voisine d'une simple famille de pécheurs : on criait que la belle-mère de Simon-Pierre était guérie (Luc 4,38-39) ! Qu'on guérisse ou qu'on soit malade, cela vaut-il la peine de crier ? Je suis tout de même sortie et j'ai aperçu pour la première fois notre *épistata*, notre 'chef', comme aimaient à l'appeler à cette époque

⁴ Hérode Antipas II ou Hérode Antipater était le fils d'Hérode le Grand et de la Samaritaine Malthacé, tétrarque de Galilée et de Pérée, de moins 4 à 39 de notre ère. Voir Luc 8,3.

Pierre et les autres : ce Jésus, venu de Nazareth. Bien sûr, on a dit aussi qu'il était un 'maître' – un didascale, comme il ne cessait d'enseigner ; plus tard, il est aussi devenu pour nous le *kurios*, le Seigneur. Moi j'aimais bien ce nom de 'chef', car Jésus a pris autorité et fait preuve de puissance sur tout ce qui nous entourait, sur ce monde de Judée comme il était ; il en a renversé les règles, pour tant de personnes, et à commencer par moi, qui me sentais totalement prisonnière de mon univers et de ma place.

Je ne m'attendais pas à trouver d'un jour à l'autre quel serait mon service, qui j'aurais à servir, et pourquoi. Je n'étais qu'une jeune femme souffreteuse, cafardeuse, qui n'attendait rien d'autre que de son propre utérus, la belle affaire ! Ce jour de printemps, il y a presque trente ans, j'ai d'abord trouvé que leur Jésus ne payait pas de mine. Cela ne m'étonne pas que Judas – le traître ! – ait dû intervenir pour faire reconnaître Jésus au mont des Oliviers (Luc 22, 47). Si vous aviez vu notre chef au milieu de ses siens, vous l'auriez à peine remarqué : un vrai quidam, totalement anodin. Ce n'est que lorsque l'un d'entre nous lui donnait avec révérence son nom de 'chef', qu'il devenait visible pour tous. C'est notre allégeance à sa sagesse et à sa clairvoyance qui le manifestait.

Il m'a fallu du temps pour le reconnaître à mon tour comme mon 'chef', ce fils de charpentier de Nazareth. Mais j'avais été intriguée par la guérison de la belle-mère de Simon-Pierre, et dès ce jour-là, j'ai fait mon possible pour m'informer sur lui, et le revoir. Ma tante n'appréciait guère mon nouvel engouement : n'étais-je pas en train de me soustraire à mon rang d'épouse d'intendant d'Hérode, pour écouter les propos d'un prophète itinérant ? Qu'importe.

Quelques temps plus tard, juste après que Jésus a désigné douze disciples comme ses bras-droits, j'ai pu me glisser dans la foule compacte, venue « de toute la Judée et de Jérusalem et du littoral de Tyr et de Sidon pour l'entendre et se faire guérir de maladies » (Luc 6, 18). Lorsqu'ils se sont rassemblés dans la plaine, j'étais là, immergée dans la foule qui cherchait à toucher Jésus parce qu'une puissance sortait de lui et guérissait ! Je n'ai pas réussi à le toucher, pour ma part, mais il y avait une telle énergie, une telle puissance qui se dégageait de sa venue, que je suis parvenue à faire passer au second plan mes vertiges et mes tourments, derrière mon enthousiasme pour ce chef d'un genre nouveau. Guérie, je ne sais pas si je l'étais, mais certainement remise sur pied. Je n'ai pas eu d'enfant après cela, mais je n'en avais plus besoin.

Comment vous dire ? De retour du sermon dans la plaine, j'étais Anne qui rentrait victorieuse de la Maison du SEIGNEUR, proclamant la tête haute qu'elle avait trouvé grâce et n'avait « plus le même visage » (1 Sa 1, 18). Tous m'ont rapidement dit – même ma tante – qu'on ne me reconnaissait plus. De grinche que j'étais, je n'avais plus d'autre préoccupation que de faire advenir le Règne de Dieu, m'activant du lever au coucher du soleil. Ce furent des jours de liesse, exaltants et simples à la fois. Rien ne semblait pouvoir arrêter l'agir prophétique de Jésus : guérisons, exorcismes, mots de vérité, tout s'enchaînait à une telle vitesse qu'il est difficile de la transcrire. Nous passions d'une ville à l'autre, parfois accueillis, parfois rejetés, mais il finissait toujours par y avoir une porte qui s'ouvre.

Ce que Jésus avait dit dans la plaine, au jour de mon rétablissement, m'avait profondément bouleversée et résonnait sans cesse à mon esprit. C'était un vrai séisme :

Malheureux êtes-vous, les riches ! car vous avez votre consolation.

Malheureux êtes-vous, qui êtes repus maintenant ! car vous aurez faim.

Malheureux, vous qui riez maintenant ! car vous connaîtrez le deuil et les larmes.

Malheureux, lorsque tous les hommes diront du bien de vous ! C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes (Luc 6, 24-26).

Je n'avais jamais rien entendu de pareil. Il se dégageait de ses propos une telle force – une telle violence ? – que les couloirs silencieux du palais d'Hérode me paraissaient s'effondrer devant ce bon sens implacable. Alors nous n'avons pas pu tenir en place, Marie de Magdala, Suzanne, les autres et moi. Nous devions servir, nous devions suivre Jésus et ses acolytes, et nous les assistions de nos biens (Luc 8, 2-3). Cela n'a pas été sans mal, comme vous pouvez vous en douter. Donner un soutien financier, c'est prendre un pouvoir que peu étaient prêts à nous accorder, à nous les femmes du groupe. Le service ne signifie pas la dernière place, lorsqu'il s'accompagne de monnaies sonnantes et trébuchantes... Des disputes s'élevèrent, et Jésus finit par expliquer à l'une d'entre nous, Marthe, que l'énergie mise dans son « service très actif » ne devait tout de même pas l'emporter sur l'écoute et le lâcher-prise (Luc 10,38-42). Quant à moi, j'affrontais mon lot de diatribes à la maison, car il me fallait faire façon de mon Chouza de mari.

Ce n'était pas un souci pour lui que je me déplace et aie quelque autonomie : il préférait me retrouver souriante et les joues rosées, heureuse de le revoir, que languissante et les jérémiades aux lèvres. Il disait que le Jésus me réussissait bien, en riant. Il avait vu l'oiseau et ses acolytes et n'était inquiet de rien. Mais alors, toucher à son argent, tenter de lui dire que les riches ne pouvaient qu'être abonnés au malheur à profiter de leurs biens ici et maintenant... alors là... c'était le drame. Pour moi, le souci des pauvres était non négociable, comme pour l'ensemble de celles et ceux qui adhéraient à notre mouvement. Ce que nous vivions, c'était tout simplement la réalisation de ce que le prophète avait annoncé dans ce passage lu par Jésus dans la synagogue de Nazareth :

Un Esprit du Seigneur sur moi, celui par lequel il m'a oint pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur (Esaïe 61,1-2 ; Luc 4,18-19).

La bonne nouvelle était pour les pauvres. Si nous voulions y prétendre, il s'agissait de nous délester au moins du superflu. Inutile de vous dire que Chouza n'a jamais été très enclin à s'appauvrir. Il a bien fallu trouver un chemin praticable pour notre couple, et j'ai heureusement pu compter sur le soutien avisé de Manaen, un ami d'enfance d'Hérode, et que Chouza avait vu depuis le début dans le cercle intime du tétrarque, le tenant en estime. Manaen est devenu plus tard un des piliers de l'Église qui se réunit à Antioche, prêchant avec zèle et animant de tout son cœur la communauté (Actes 13,1). A cette époque-là, il faisait comme moi : intrigué par le succès de Jésus, il venait parfois de Jérusalem lorsqu'il y avait de grands rassemblements en Galilée, et il avait entendu les harangues du Nazaréen nous invitant à reconsidérer nos biens et leur gestion. Nous

eûmes de longues soirées de discussion avec Chouza et Manaen. J'ai finalement pu partager une part correcte de nos biens, au fur et à mesure des années.

Je me suis toujours demandé si Jésus pensait à Chouza en nous partageant la parabole de l'intendant injuste mais avisé, celui que son seigneur loue pour s'être attiré les bonnes grâces de ses débiteurs (Luc 16,1-8). Nous avons toujours eu de la peine à comprendre cette parabole qui se termine par un appel à « se faire des amis avec l'Argent injuste », pour être accueilli dans les tentes éternelles (Luc 16,9). Je me la suis appropriée en considérant que Jésus pensait à mon Chouza et aux personnes qui lui ressemblent. Mon mari n'avait rien changé à sa vie depuis que j'étais entrée dans la suivance de l'homme de Nazareth. Il n'a jamais modifié de ses habitudes raffinées, mais nous avons toujours eu de quoi soutenir mes compagnons et compagnes, pendant des années. Il a donc bien dû trouver un moyen avisé de rentabiliser son argent injuste. Je sais bien que c'est ma manière d'arranger les noix sur un bâton ; en même temps, la parabole de l'intendant injuste mais avisé, je l'aimais bien.

La situation a été d'autant plus délicate à gérer avec Chouza qu'Hérode Antipas, son boss, s'était piqué de s'intéresser à Jésus, après avoir emprisonné, puis fait exécuter son cousin, Jean le Baptiste (Luc 3,19 et 9,7). Toujours suspicieux de ce qui pourrait un tant soit peu menacer son autorité, il restait à l'écoute de toutes les rumeurs et avait un système d'agents d'information efficace.

Hérode était fort perplexe, car certains disaient : « C'est Jean qui est ressuscité d'entre les morts » ; certains : « C'est Élie qui est reparu » ; d'autres : « C'est un des anciens prophètes qui est ressuscité. » Mais Hérode dit : « Jean ! moi je l'ai fait décapiter. Quel est-il donc, celui dont j'entends dire de telles choses ? » Et il cherchait à le voir (Luc 9,7-9).

Sans le redouter vraiment, Jésus l'avait surnommé « le renard » (Luc 13,32), et un groupe de Pharisiens – qui n'avaient pourtant pas Jésus en odeur de sainteté – le prévinrent un jour qu'Hérode cherchait à le faire périr (Luc 13,31). C'est à ce moment que notre chef a commencé à dire de plus en plus souvent qu'il n'était « pas possible qu'un prophète périsse hors de Jérusalem » (Luc 13,33). J'avais déjà commencé à m'inquiéter quand Jésus a « durci sa face pour prendre la route de Jérusalem » (Luc 9,51). Les maisons accueillantes se sont raréfiées à notre passage ; en Samarie, « on ne le reçut pas, parce que sa face montrait qu'il faisait route vers Jérusalem » (Luc 9,53). Le visage dit tout. Celui d'Anne était rayonnant lorsqu'elle fut exaucée ; le mien aussi, lorsque j'ai été rendue à une existence sereine... mais celui de Jésus montrait sa détermination totale, lorsqu'il se mit en tête d'aller à tout prix à Jérusalem. Lui qui avait su me rendre la paix intérieure, je n'ai jamais bien compris pourquoi il s'enflammait à l'idée d'aller jusqu'à la capitale, ce qui le tenait donc si fort au cœur et au corps quand il prononçait son nom :

Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble sa couvée sous ses ailes... et vous n'avez pas voulu ! Eh bien ! elle va vous être abandonnée, votre maison. Et je vous le dis, vous ne me verrez pas jusqu'à ce que vienne le temps où vous direz : Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! (Luc 13, 34-35).

C'est tout lui, cette prophétie : dans une même déclaration, il était capable de se montrer prévenant comme une mère-poule, nous comparant aux poussins de sa couvée, et d'annoncer l'abandon à venir de la ville tant aimée, mais qui ne savait que tuer et lapider les prophètes. C'était comme recevoir du chaud et du glacé à la fois. Les émotions s'entrechoquaient dans mes entrailles à entendre ce genre de propos contrastés, et toujours je repensais à la prophétie du vieux Syméon recevant Jésus bébé dans les bras. C'est Marie, la mère de Jésus, qui me l'a rapportée : « Vois ! Celui-ci se trouve être là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, ainsi qu'un signe contesté » (Luc 2,34). C'est exactement ce que nous avons vécu durant le voyage jusqu'à la capitale, la reconnaissance et la contestation.

A l'approche de la ville, des gens se sont mis à chanter de manière prophétique le psaume annoncé par Jésus, « Béni celui qui vient au nom du Seigneur » (Ps 118,26 ; Luc 19,38). C'était comme si le Royaume allait arriver d'une minute à l'autre ! Pendant plusieurs jours, Jésus a enseigné dans le Temple la journée, puis tous nous retournions dormir la nuit hors de la ville, au mont des Oliviers (Luc 21,37-38). Il dormait peu, question d'habitude, et veillait dans la prière. C'est ce qu'il a fait aussi après avoir partagé le repas de la Pâque. Ce soir-là, il est parti rapidement, avant même le chant des psaumes (Luc 22,38-39), et nous avons presque dû courir pour le suivre jusqu'au mont des Oliviers. Arrivés sur place, il s'est éloigné de notre groupe d'environ un jet de pierre pour prier (Luc 22,41). L'ambiance était si lourde que nous nous sommes tous endormis de tristesse (Luc 22,45).

J'ignore combien de temps a passé, mais nous avons été brusquement réveillés par la voix de Jésus : « Qu'avez-vous à dormir ? Relevez-vous et priez, pour ne pas entrer en tentation » (Luc 22,46). Je l'ai regardé et j'ai eu si peur ! De la sueur comme des gouttes de sang coulait de son front, abondante (Luc 22,44), mais on aurait dit qu'il n'avait rien remarqué ; il était plein d'énergie et sans relâche nous invitait encore à résister par la prière. Personne d'autre n'était avec lui ; Judas et ses sbires n'étaient pas encore arrivés. S'était-il blessé ? Était-il tombé face contre terre ? Je n'ai même pas eu le temps de sortir un mouchoir que déjà, la troupe conduite par Judas arrivait.

Jésus, arrêté, fut battu toute la nuit par les gardes (Luc 22,63), et se retrouva plus tard couvert de sang, de la tête au pied. Nul d'entre nous n'a pu rester à ses côtés pour le secourir et alléger ses douleurs de quelque breuvage analgésique. J'ai souvent repensé à cette sueur sanglante sur son visage, alors qu'il revenait de sa prière. Un jour, j'ai entendu Simon le zélote l'évoquer et nous dire que le martyre de Jésus avait déjà commencé au mont des Oliviers, alors qu'il priait. Il s'exaltait et nous rappelait le saint martyre d'Eléazar, deux siècles plutôt, alors qu'Antiochus IV Épiphane régnait sur la Séleucide⁵. Il nous déclara :

« Vous vous souvenez du vieillard Eléazar, dont on raconte qu'il a été plus fort que tous les tourments que lui a infligé Antiochus Épiphane ? Pour honorer nos coutumes et défendre la Loi, il a lutté jusqu'à la mort au prix de son propre sang et d'une noble sueur ! C'est exactement ce qui s'est passé pour Jésus au mont des

⁵ Antiochus IV Épiphane a régné de 175 à 164 avant notre ère. Le martyre d'Eléazar a été raconté au premier siècle de notre ère dans le quatrième livre des Maccabées 7,8-10.

Oliviers. Il se préparait si fort au martyre que déjà le sang se mêlait à sa sueur. Il nous faut prendre l'épée ! ».

Voilà ce que disait Simon le zélote, l'un des douze. J'ai toujours eu de la peine lorsque certains de notre groupe en appelaient aux armes. Bien sûr que Jésus a subi le martyre, mais que son martyre ait déjà commencé alors qu'il priait, je ne voyais pas très bien. En tous cas, il n'avait pas peur, il n'était pas faible ou malade, lorsqu'il nous a réveillés, mais fortifié pour affronter la suite. Il ne s'est pas toujours montré ainsi derniers jours avant son calvaire. Je n'oublierai jamais que je l'ai même vu pleurer une fois, au moment où il a aperçu Jérusalem (Luc 19,41). Mais sur le mont des Oliviers, de retour de sa prière, il était dans sa force, alors que nous nous étions tous appesantis dans un sommeil de tristesse.

Les heures suivantes ont été indescriptibles. La hargne m'a saisi lorsqu'Hérode, pour mieux bafouer notre chef, l'a revêtu « d'un manteau de cérémonie blanc éclatant » (Luc 23,11), pour le tourner en bourrique : ce manteau de laine blanche, c'est celui qu'on réserve au roi d'Israël comme symbole de son règne. Devant lui, Jésus est resté silencieux, n'a fait aucun prodige ou miracle, alors qu'Hérode attendait du merveilleux. Ce silence était juste. On dit que depuis le jour de la condamnation de Jésus, Hérode et Pilate sont devenus amis. Quelle tragédie pour notre groupe et notre peuple. A ce moment-là, pendant quelques mois, je n'ai plus revu Chouza. Il lui était impossible de désavouer l'attitude de son employeur, Hérode, même s'il était également choqué de ses actes. Quant à moi, je vivais tout autre chose, car j'étais dans ce groupe de femmes qui trouvèrent le tombeau vide au troisième jour (Luc 24,10). Il faudrait beaucoup de temps pour évoquer avec clairvoyance ce que ce moment a signifié pour nous toutes. Ce qui me frappe le plus aujourd'hui, c'est qu'avoir vu Jésus vivant par-delà la mort a au fond si peu modifié nos existences. Tous nos actes, toutes nos pensées, tous



Jeanne, femme de Chouza, Marie Madeleine et Photine.
Icône orthodoxe ; CC BY-SA 4.0. Wikicommons

nos faits et gestes auraient dû en être totalement transformés. Jésus savait toutefois que nous serions peu enclins à la conversion, même devant sa victoire ultime sur la mort. Il l'a dit très clairement à la fin d'une parabole, celle où le riche voudrait bien revenir de l'enfer pour prévenir les vivants de ce qui les attendent. On lui répond : « Du moment qu'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, même si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus » (Luc 16,31). C'est exactement ce qui est arrivé : lui, le Christ, notre seigneur, est revenu d'entre les morts, et nous ne l'avons pas plus écouté que Moïse et les prophètes.

Si je suis de retour à Capharnaüm, en ce printemps 58, c'est parce que je trouve qu'il y a trop de disputes au sein de la communauté de Jérusalem, dont Jacques, le frère de Jésus, s'occupe pourtant aussi bien qu'il peut. Lui pense que nous devons toujours retourner prier au Temple, et que les grand-prêtres et leurs scribes se convertiront tous un jour. Quant à moi, je trouve que Jacques s'expose inutilement. On dirait qu'il ne réalise pas qu'il pourrait aussi être tué, comme son frère. Ils ont le même tempérament jusqu'au boutiste ! Pour ma part, je suis restée triste du départ de Marie de Magdala et Marie de Béthanie, qui ont souhaité partir en mission pour leur compte, trop chahutées qu'elles étaient par Pierre et les autres. Marie de Magdala avait besoin de son espace, elle qui sait si bien parler de Jésus ; je suis sûre qu'elle aura trouvé des oreilles accueillantes. Mais à leur départ, le groupe des femmes du matin de la résurrection s'est trouvé diminué. J'ai gardé la flamme autant que possible, et puis l'hiver dernier, Chouza est mort. Il était temps pour moi de revenir à Capharnaüm, car c'est ici que je suis revenue à la vie, il y a presque trente ans. C'est ici que je rendrai mon dernier souffle.

IV. Judas Iscariote, ex-disciple de Jésus, en avril 30 ou 33⁶

Trente. Je les compte et les recompte. Il y en a bien trente de ces pièces d'argent, c'est beaucoup ! Je n'en ai jamais eu autant pour moi tout seul. Et pourtant je vais tout bientôt m'en délester pour acheter un champ, et recommencer ma vie à zéro. Je vais mettre du temps à accepter que croire en ce Jésus venu de Nazareth était une sacrée erreur. Jusqu'au bout, je n'ai pas été complètement sûr de comprendre ce qu'il voulait.

Pourtant, je me suis engagé sans hésiter lorsqu'il nous a appelés, nous les douze, juste avant qu'il ne tienne son célèbre sermon dans la plaine (Luc 6,12-16). A partir de ce moment, le nombre de nos adhérents qui voulaient donner leurs biens et tout quitter pour le suivre n'a cessé de croître. C'était comme un fleuve que rien ne pouvait plus endiguer. Alors je me suis proposé pour m'occuper des finances de notre groupe. C'est totalement injuste qu'on m'ait accusé d'y voler quoi que ce soit (Jean 12,5-6) ! Je voulais simplement garder un semblant d'ordre dans cet argent qui arrivait avec prodigalité. C'est vrai, cela m'a rendu franc fou de voir cette femme verser un jour sur les pieds de Jésus un parfum qui valait autant que trois cents jours de travail d'un ouvrier aux champs. C'est avec ce genre de réactions quelque peu excessives que je me suis retrouvé relégué à une place marginale dans notre groupe.

Plus le temps a passé, moins on m'a écouté. C'est pourtant Jésus qui nous a appris à regarder la réalité autrement. C'est incroyable comme il nous a libérés de l'obligation de respecter le sabbat à la lettre, comme il nous a autorisés à vivre à notre rythme, mangeant, buvant, au point qu'on nous a traités de gloutons et d'ivrognes (Luc 7,34-35). Cette liberté qu'il nous a enseignée, j'ai toujours pensé qu'elle nous conduisait droit à l'établissement du Royaume, que ce moment était imminent. Quand Jésus a pris la route pour Jérusalem, j'ai vu sa face se durcir et ses traits devenir si décidés (Luc 9,51-52) ; j'ai été alors convaincu que nous étions en marche vers le grand moment de la délivrance.

Oh, je n'étais pas un zélateur soucieux de politique comme Simon, l'un des douze. Je ne voyais pour ma part guère d'issue aux jeux de passe-passe entre le gouverneur Pilate et notre soi-disant roi Hérode Antipas. Un jour ils se détestaient, un jour ils faisaient alliance, mais en tous cas ils n'avaient jamais un geste pour nous, les gens du peuple, les *am-ha-aretz*, comme on dit dans ma langue. Je n'attendais rien, ni de Pilate, ni d'Hérode, ni d'une quelconque solution politique à notre état de peuple dominé. Moi, je voyais déjà les trompettes du jugement dernier retentir, le ciel s'ouvrir, le règne du SEIGNEUR, béni soit-il, arriver d'un trait. Alors quand Jésus a commencé à répéter avec insistance qu'il fallait que le fils de l'homme souffre, meurt et ressuscite au troisième jour, j'ai pensé que c'était le signal que nous approchions du grand moment. Nous étions plusieurs à nous interroger sur le sens de cette parole sur le fils de l'homme (Luc 9,45), mais pour ma part, j'ai choisi mon interprétation, et ce fut grâce à lui.

En effet, il m'a dit un jour, à moi seul, une phrase qui a tout éclairé à mon esprit. Je n'en ai pas parlé aux autres, car ils m'auraient traité de fou, mais je l'ai malgré tout transmise à

⁶ Ce sont les deux années proposées par la recherche pour dater la mort de Jésus, estimée au 7 avril 30 ou au 3 avril 33, suivant les calculs historiques et astronomiques que l'on adopte.

Salomé, car elle a l'esprit plus ouvert que d'autres. Je vous promets qu'il m'a murmuré un jour à l'oreille : « Car l'homme qui me porte, tu vas l'offrir en sacrifice » (*Évangile selon Judas* 56,19-20⁷). C'est devenu ma mission : l'aider à franchir la barrière du corps pour rejoindre le Père et nous emmener avec lui dans la gloire. Alors je n'ai pas bronché quand il a dit pendant le repas de la Pâque : « sauf que la main de celui qui me livre est avec moi sur la table ! Le Fils de l'homme, certes, va son chemin selon ce qui a été fixé, mais malheur à cette personne par laquelle il est livré ! » (Luc 22, 21-22). Évidemment, je n'ai guère apprécié, mais j'ai pensé qu'il donnait le change pour garder notre secret.

Quand les jours de la fête des pains sans levain avaient débuté, j'étais en effet allé voir les grands prêtres et les chefs des gardes, car je savais leur difficulté. La foule était en général si compacte et favorable à Jésus qu'il était impossible de s'en approcher pour l'appréhender. C'est là qu'ils m'ont proposé de l'argent, ce que je n'ai pas refusé : le Royaume allait arriver, cela ne changeait plus grand' chose (Luc 22,1-6). Après l'arrestation de Jésus, Jacques, le frère de Jésus, m'a apostrophé comme un fou furieux en disant que c'était Satan qui m'avait mis dans la tête l'idée de livrer Jésus ! Mais pas du tout : je suivais la consigne du chef, enfin, j'en étais convaincu à ce moment-là. J'ai vite quitté le groupe une fois ma mission accomplie : ils m'en voulaient tous à mort.

Cela n'a pas été facile de trouver le bon moment pour livrer Jésus à ses ennemis. Mais l'occasion s'en est présentée tout d'un coup le soir du repas de la Pâque. Lorsque nous sommes arrivés au mont des Oliviers, Jésus s'est éloigné pour prier, et tout le groupe s'est installé pour la nuit. Repus, ils allaient vite s'endormir, cela se voyait. Moi, j'attendais mon heure. Me faufilant dans les buissons, je me suis installé à deux pas de notre maître, bien discret. Je voulais comprendre ce qu'il avait en tête. Et là, catastrophe. Je l'ai entendu gémir, se plaindre et dire « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe ! Mais que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui se fasse ! » (Luc 22,42).

Voilà qu'il flanchait de nouveau. J'avais déjà été vraiment découragé de le voir pleurer lorsque nous avons vu aperçu la ville à l'horizon (Luc 19,41). Et maintenant, il refusait son destin ! C'en fut trop. Sans plus hésiter j'ai couru au Temple et suis reparti au mont des Oliviers à la tête de la troupe. C'était l'heure. Pour montrer qui était Jésus, je me suis simplement approché de lui, comme à l'ordinaire, pour le saluer d'un baiser. C'est l'habitude entre maître et disciples. Je crois que c'est exactement à ce moment que j'ai commencé à douter de lui. Son visage était poisseux, collant de sueur et de sang. Que s'était-il donc passé ? Et lui qui me demandait si je le trahissais par un baiser (Luc 22,48) ? Eh bien oui, pour que le Royaume arrive, pour « offrir en sacrifice l'homme qui le portait », c'est lui qui me l'avait annoncé ! Ou alors je n'avais rien compris. En tous cas, à partir de ce moment-là, j'ai douté.

⁷ Cet évangile apocryphe a été découvert à la fin du 20^e siècle.



Le baiser de Judas à Jésus. Domaine public, CC0.
[Wikicommons](#)

Je suis reparti seul, après avoir vu Jésus emmené et à la suite des engueulades de Jacques. Et puis j'ai attendu. Pour rien au monde, je n'aurais rejoint les autres dans la chambre haute. Le lendemain, il y a eu une éclipse sur le coup de midi (Matthieu 27,45). Je marchais dans la rue et quelqu'un m'a dit qu'on en crucifiait trois, là-bas à Golgotha. Mon cœur s'est mis à battre, l'obscurcissement a bien duré trois heures. J'ai à nouveau espéré que les trompettes allaient résonner, le ciel s'ouvrir et montrer que j'avais agi de la bonne manière ! Mais rien du tout. Quelques jours ont encore passé et ont emporté avec eux mes dernières espérances.

Mon voisin m'a ensuite proposé de me vendre un champ, pour trente pièces d'argent. Il ne m'a pas caché que le terrain avait une zone plus délicate et qu'il fallait vérifier que rien ne s'effondre avant de passer la charrue dans la parcelle tout au nord. Le reste était en bon état et promettait de belles récoltes. J'ai hésité un peu en errant dans la ville ; ces jours-là, je n'ai plus rencontré un seul membre du groupe de l'homme de Nazareth. Alors je me suis décidé à conclure l'affaire, et me voici en train d'aller chez mon voisin pour lui donner les trente pièces d'argent.

Ensuite, je traverserai la ville pour aller inspecter mon nouveau champ, et faire comme son propriétaire m'a recommandé. Je suis prêt, je recommence une nouvelle vie à zéro. Je ne souhaite plus rien d'autre que bâtir un foyer et subvenir à mes besoins. J'en ai fini de courir les chemins en quête d'un Royaume qui ne vient pas. On m'a bien eu.

Judas, avec le salaire de son iniquité, avait acheté une terre : il est tombé en avant, s'est ouvert par le milieu, et ses entrailles se sont toutes répandues. Tous les habitants de Jérusalem l'ont appris : aussi cette terre a-t-elle été appelée, dans leur langue, Hakeldama, c'est-à-dire Terre de sang (Actes 1,18-19).

V. Théophile, commanditaire de l'œuvre de Luc-Actes, en 78

Enfin je tiens dans mes mains les deux rouleaux de l'œuvre que j'ai commanditée à ce médecin rencontré au hasard d'une taverne, Luc, il y a trois ans. Il a pris son temps, alors que je n'avais pas hésité à lui proposer d'entrée une belle somme en échange de sa rédaction. Qu'importe : le travail a été bien fait, nous avons discuté de tout. Je ne peux pas dire que je suis d'accord avec tous ses choix d'auteur, et je ne retrouve pas dans ses lignes tous les enseignements que j'avais reçus, mais j'ai accepté sa version. C'est qu'il a le stylet bien trempé l'ami Luc ! Il assume son point de vue au milieu de toutes les histoires qui circulent sur Jésus, et n'hésite pas à revendiquer ce qui lui a paru bon, à *lui aussi*, de rapporter (Luc 1,3). Je suis satisfait qu'il me mentionne dans ses deux préfaces, en hommage au soutien que j'ai offert à son travail d'écriture :

Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des événements accomplis parmi nous, d'après ce que nous ont transmis ceux qui sont devenus dès le début témoins oculaires et serviteurs de la Parole, il m'a paru bon, à moi aussi, après m'être soigneusement informé de tout depuis les origines, d'en rédiger avec exactitude un exposé suivi pour toi, excellent Théophile, pour que tu te rendes bien compte de la sûreté des enseignements que tu as reçus (Luc 1,1-4).



Luc l'évangéliste, 13-14^{ème} siècle. Musée Métropolitain de New-York.
Domaine public, CC0. Wikicommons

Et c'est pareil au début du second tome :

J'avais consacré mon premier livre, Théophile, à tout ce que Jésus avait fait et enseigné, depuis le commencement jusqu'au jour où, après avoir donné, dans l'Esprit Saint, ses instructions aux apôtres qu'il avait choisis, il fut enlevé (Actes 1,1-2).

L'« excellent Théophile », c'est moi ! Les deux autres personnages que Luc qualifie d'« excellents » dans son œuvre sont des fonctionnaires de haut rang, le gouverneur Félix (Actes 23,26 et 24,3) et son successeur Porcius Festus (Actes 26,25). Je ne suis pas fonctionnaire pour ma part, mais je me suis senti honoré d'être mis sur le même piédestal que Félix et Festus. En ce qui me concerne, je suis un marchand qui a bien réussi dans son négoce, et même très bien.

Mon histoire de famille m'a rendu très sensible aux questions d'identité – ethnique ou religieuse, cela va de pair dans notre culture. C'est avec soulagement que j'ai rencontré et engagé Luc en 75, pour répondre à toutes mes questions par un récit bien ordonné. Si je n'étais pas entré dans cette taverne, si je n'avais pas entendu cette discussion entre médecins et entraîneur à propos de la sueur de sang, je ne tiendrais sans doute pas dans mes mains ces deux rouleaux. J'avais besoin qu'on m'écrive l'histoire de Jésus de Nazareth. Je vais expliquer pourquoi, mais commençons par le début.

Mes parents ont osé se marier malgré leurs deux cultures bien différentes. Leurs familles les ont passablement reniés, mais comme mon père avait gagné son autonomie financière, ils se sont débrouillés sans trop compter sur leurs proches. Je suis né à Alexandrie, où mon père, Syméon, avait rencontré ma mère, Hermione. Elle était une fervente adepte du culte de Sérapis. Impossible d'ignorer ce dieu, surtout à Alexandrie ! Puisant aux sources de récits grecs et égyptiens, Sérapis est l'une des figures les plus vénérées du panthéon des dieux en Égypte depuis que Ptolémée I^{er} a initié son culte⁸ : il aurait rêvé que ce dieu lui demandait d'amener sa statue à Alexandrie. Adoré avec Harpocrate et Isis, Sérapis aime à se parer des traits du dieu-taureau Apis.

Lorsque mon père Syméon a rencontré Hermione, elle faisait partie des plus ferventes adeptes du culte de Sérapis dans sa cité. A vrai dire, je me demande encore et toujours comment ces deux-là ont réussi à se parler, à se fréquenter, à se comprendre et à décider de miser sur leur couple. Je n'en ai pas croisé beaucoup d'autres qui se sont donné le droit de vivre entre les mondes ! Mon père était en effet un Judéen, arrivé de sa Jérusalem natale pour développer son commerce dans la grande ville portuaire. On ne peut pas dire qu'il était très religieux, ni qu'il faisait étalage de sa piété. Mais il aimait ses racines, les chants, la célébration du sabbat. Il me rappelait sans cesse que mon prénom voulait dire « ami de Dieu » et m'a scrupuleusement appris, dès la petite enfance, à réciter les Écritures, puis à les lire quand j'ai été plus grand... pendant que ma mère me mettait au cou un pendentif à l'effigie de Sérapis.

Tant que nous sommes restés à Alexandrie, cette double appartenance ne m'a pas frappé plus que tant. Vous savez comment sont les enfants : leur univers s'arrête à la porte de leur maison et ils sont convaincus que chez les autres, c'est pareil à chez eux. Nous vivions certes dans un quartier judéen d'Alexandrie, mais ma mère m'emmenait par monts et vaux, et nous étions souvent fourrés chez sa belle-sœur. Les mélodies à Sérapis me berçaient tout autant que le *Shema Israël*, prière au Dieu unique. Je n'ai eu ni frère ni sœur, et la seule dispute qui revenait de manière cyclique entre mes parents concernait ma circoncision. Ce mot m'est longtemps resté obscur et me faisait forcément peur, puisque ce sujet suscitait les rares colères familiales. Ma mère Hermione disait qu'il était exclu qu'on ampute son fils, qui devait demeurer tout d'une pièce et fort comme un taureau, à l'image de Sérapis. Syméon, lui, prétendait que sans circoncision, c'était comme s'il n'avait pas de fils. Je ne savais plus où me cacher dans la maison quand ils en parlaient, tant parfois ils criaient fort. L'atmosphère bigarrée et cosmopolite d'Alexandrie nous permit toutefois de traverser les ans sans avoir à résoudre la question.

⁸ Ptolémée I^{er}, surnommé le « Sauveur », était l'un des généraux d'Alexandre le Grand qui le nomma satrape d'Égypte en 323 avant notre ère ; il se fit proclamer roi en 305.

Il en fut tout autrement lorsque mon père nous annonça que nous irions nous établir à Jérusalem ; c'était en 50. Ce n'est pas excessif de dire que ma mère en fut désespérée, sans avoir d'autre choix que d'obtempérer. Sans cela, mon père disait que son commerce courrait à la faillite. J'ai découvert ma famille judéenne avec un grand plaisir, notamment mes cousins et cousines. Un jour, alors que j'avais une dizaine d'années, ce fût la fête de la circoncision du petit Joachim encore tout bébé, qui hurla toute la journée, aussi fort qu'il pouvait. Tremblant, je demandais à mon père si vraiment cela faisait aussi mal que cela, la circoncision. Bien mal m'en a pris : l'oreille de mon grand-père traînait par-là, et il ne mit pas longtemps à faire avouer à mon père que je n'étais pas circoncis. Ce furent des cris à n'en plus finir et j'ai cru que je devrais aller terminer la journée dehors. Mon grand-père décréta qu'il ne reverrait plus mon père tant que je n'étais pas circoncis. Quant à ma mère, elle n'avait même pas été invitée à cette fête de famille.

Nous repartîmes donc de la maison de mes grands-parents le pas lourd. Dans les jours qui suivirent, mon père fut remarquable. Il était complètement défait, la mine blafarde, mais s'appliqua de tout son cœur à nous entourer de son affection ma mère et moi. Il ne parlait plus du sujet qui fâche, mais je me sentais comme un condamné en sursis. Allais-je hurler un jour entier comme Joachim, s'il me fallait être circoncis ? *In extremis*, mon père trouva une solution qui lui rendit la joie de vivre... et à moi aussi ! Lassé des invectives de sa famille, il s'était mis en quête d'autres points de vue dans la ville de Jérusalem, et avait fini par aller frapper à la porte d'une synagogue grecque – il y en avait plusieurs dans la cité, celle des Alexandrins, celle des Cyrénéens, celle de Cilicie, etc. (Actes 6,9). Celle où il fut accueilli était dirigée par Théodote, fils de Vetténus, prêtre et chef de la synagogue. Déjà son père et son grand-père en avaient conduit le destin⁹. Il était en pleine force de l'âge.

Étant donné sa fonction de prêtre, Théodote avait naturellement très à cœur la sainteté du culte et de la Loi. En même temps, il accueillait dans sa communauté synagogale bien des personnes que d'autres auraient rejetées, et c'est à lui que mon père s'adressa pour savoir comment manifester mon appartenance au peuple d'Israël. Il l'écouta avec attention et lui demanda s'il avait entendu parler de la circoncision du cœur. Intrigué, mon père resta prudemment silencieux : fallait-il donc imaginer une opération à cœur ouvert pour son fils, avec un risque mortel évident ? Avec un sourire malicieux, Théodote alla chercher un rouleau de l'Exode rédigé en hébreu, et lui fit la lecture d'une version particulière d'Exode 6,12 où Moïse déclarait non pas manquer d'éloquence, mais se trouver devant le Pharaon comme « non circoncis des lèvres » : « Moïse prit la parole en présence du SEIGNEUR et dit : 'Les fils d'Israël ne m'ont pas écouté. Comment Pharaon m'écouterait-il, moi qui suis non circoncis des lèvres ?' »¹⁰. Il commenta ainsi ce passage : « Tu vois Syméon, il n'y a pas que la circoncision du corps ; il y a aussi celle du cœur qui croit et agit pour le bien et celle des lèvres qui sont appelées à de saints propos. Ton petit Théophile sera pleinement membre d'Israël, s'il s'applique à être un vrai circoncis du cœur et des lèvres ».

⁹ On a retrouvé une inscription du 1^{er} siècle de notre ère, au sud du mont du Temple de Jérusalem, qui mentionne un Théodote, son père Vetténus et son grand-père, chefs d'une synagogue grecque.

¹⁰ Cette version particulière d'Exode 6,12 est signalée par Origène dans son *Commentaire de l'Épître aux Romains* 2,9.

« Théodote, tu nous rends à la vie ! Comment te remercier ? Puis-je t'emprunter ce rouleau de l'Exode et le montrer à mon père, à Théophile et à ma femme ? ».

« Naturellement, Syméon ; ramène-le moi dans trois jours et présente-moi Théophile. Je suis prêt à l'enseigner. Tu sais, je discute souvent avec des membres du mouvement de Jésus le Nazaréen, notamment avec son frère Jacques et aussi avec Paul de Tarse, mais qui est parti depuis longtemps en voyage, maintenant. Ils ne sont pas toujours d'accord entre eux quant à la circoncision, mais si nous voulons partager la foi de nos pères avec d'autres, il est nécessaire d'accepter aussi une circoncision du cœur et des lèvres. Paul m'en a convaincu, et Jacques, chef de ceux qui suivent Jésus à Jérusalem, ne s'y oppose pas. Comme tu vois, je reste pour ma part attentif aux différents points de vue, et ne crains nullement que nous perdions notre foi à faire preuve d'un esprit d'ouverture ».

Si vous aviez vu la fierté de mon père Syméon ramenant son rouleau de l'Exode tel un trophée à la maison ! J'avais dû illico lire le passage concerné à voix haute, sans me tromper, pour célébrer ce jour de victoire. Ma mère Hermione a grommelé un peu ; elle avait l'impression confuse d'avoir perdu, mais la solution trouvée lui convenait. Si le rouleau ne trouva pas grâce aux yeux de mon grand-père, les frères de mon père ne firent quant à eux plus aucune remarque, et je fus à nouveau le bienvenu aux fêtes de famille. Cet épisode conditionna pour moi toutes les années suivantes. Je me suis mis à étudier la Torah sous la houlette de Théodote comme jamais, en hébreu, en grec, et trouvais parfois aussi des textes écrits en araméen dans la profondeur insondable de la grande armoire à manuscrits de sa synagogue. Je n'en aurais sûrement pas fait autant si je n'avais pas considéré comme mon devoir d'acquérir une parfaite circoncision du cœur et des lèvres, pour compenser celle de mon corps, absente.

Théodote était plein de sagesse, et jamais je ne l'oublierai. Souvent, il parlait de ce Jésus de Nazareth : son père Vetténus en avait fait la connaissance quand celui-ci, âgé de douze ans, avait débarqué au Temple, en pleine période de fête. Le jeune Jésus avait alors tenu la dragée haute à tous les maîtres de la Loi assemblés en ce lieu (Luc 2,41-50). Comment un fils d'un charpentier de Nazareth pouvait-il avoir acquis une telle connaissance de la Loi et des prophètes ? Ils en restèrent ébahis, d'autant plus que le jeune prétendait qu'il lui « fallait être aux affaires de son Père » (Luc 2,49) ! Théodote avait grandi dans le souvenir de cette scène marquante, narrée maintes fois par son père. Comme beaucoup d'autres, il n'avait pas hésité à accourir au pied du mont des Oliviers, lorsque Jésus, dans ses trente ans, avait fait son entrée dans Jérusalem, juché sur un âne tel le messie annoncé par le prophète de Zacharie (Zacharie 9,9-10). Niché au milieu de la foule, le jeune Théodote avait lui aussi psalmodié « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Luc 19,36-38). Tout cela, il me le racontait et je l'écoutais attentivement.

« Tu sais, Théophile, ce furent des années exaltantes. On avait l'impression de voir chaque jour s'accomplir la promesse d'Esaië, dont Jésus fit un jour la lecture dans la synagogue de Nazareth, mais sans citer l'annonce de la vengeance divine :

Un Esprit du Seigneur sur moi, celui par lequel il m'a oint pour annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur ! (Esaië 61,1-2)

« La vengeance est toujours mauvaise conseillère, mon cher Théophile. Ne suis jamais ses injonctions ! Prends exemple sur Jacques, le frère de Jésus. Après la mort de son frère, il aurait pu haïr les gens du Temple – les grand-prêtres, les scribes, les chefs. Mais il est tout de suite retourné au Temple, ayant juré de ne plus manger avant de voir son frère revenu à la vie, et c'est ce qui est arrivé. Il l'a revu vivant (1 Co 15,7), là, dans le Temple ! Jésus a ensuite remis son linceul au serviteur du Temple et a dit à Jacques : 'Mon frère, mange ton pain, puisque le Fils de l'homme est ressuscité de ceux qui dorment' (*Évangile selon les Hébreux* fragment 6¹¹). Ce moment a été si fondateur pour Jacques que depuis, il retourne sans cesse prier à genoux au Temple. Il dit qu'il fait comme son frère au mont des Oliviers, à genoux, il supplie. La peau de ses genoux est même devenue dure comme celle d'un chameau, et on l'appelle désormais Jacques le Juste ; il est un rempart pour notre peuple¹². Eh bien je crois qu'il a raison. Tous les enfants d'Israël doivent s'unir dans l'intercession ».

Depuis ce moment, la prière de Jésus au mont des Oliviers, relayée sans trêve par celle de Jacques dans le Temple, est devenue une scène importante dans ma spiritualité. Depuis mes douze ans, pour être un bon circoncis du cœur et des lèvres, je m'astreignais aussi à prier à genoux une heure par jour, pour qu'arrive l'année de grâce annoncée par Esaïe. Lorsque j'approchais de mes quinze ans, Théodote se fit un jour plus solennel et me dit que le moment était arrivé. Le moment de quoi ?

« C'est le moment de te révéler, Théophile, nos traditions orales et secrètes sur la prière de Jésus au mont des Oliviers, juste avant son arrestation. De source très sûre, on rapporte qu'un ange est venu le fortifier, afin qu'il entre dans un combat de prière¹³. Il avait peur, il voulait que la coupe du martyr s'éloigne de lui, mais l'Ange du Grand Conseil, Michael, s'est approché de lui et lui a communiqué force et puissance. Jésus est alors entré en agonie et a lutté, tel l'athlète dans l'arène ou le soldat au combat. Mais il n'a pas combattu l'ange comme le fit notre père Jacob dont il est dit : « Il lutta avec un ange et l'emporta, il pleura et le supplia » (Osée 12,5). Nos traditions sacrées disent que Jésus est devenu, là au mont des Oliviers, le *Grand Lutteur* des derniers temps¹⁴ et qu'il a gagné contre sa propre volonté. Je te choisis aujourd'hui, Théophile, pour te confier les saintes paroles que l'archange Michael a dit à cet instant à Jésus, et qu'il ne te faudra transmettre qu'à une seule personne, celle que tu trouveras digne de recevoir cette tradition. Voici ces paroles : 'Le temps est bref et très court, et ensuite tu seras glorifié : méprise la mort que tu vives'. En signe de victoire, une sueur comme des gouttes de sang coula de son front jusqu'à terre, puis il se releva rétabli de sa prière (Luc 22,44) ».

J'en suis restée abasourdi. Je n'étais vraiment pas certain d'être cette unique personne de confiance à qui Théodote pouvait transmettre les paroles de l'ange. Je les ai néanmoins reçues avec la plus grande révérence possible, et nous sommes restés silencieux. Tout était dit. Il restait seulement à implorer encore et encore.

¹¹ Évangile apocryphe du 2^e siècle, dont on n'a plus que quelques extraits.

¹² Ces traditions sont rapportées au 2^e siècle par Héségippe (Eusèbe, *Histoire ecclésiastique* 2,23,6-7).

¹³ L'apôtre Paul mentionne de tels combats de prière en Romains 15,30 et Colossiens 4,12.

¹⁴ Titre cité par Clément d'Alexandrie au 2^e siècle dans les *Extraits de Théodote* 58,1.

En 58, j'ai décidé de repartir à Alexandrie, faire fructifier mes propres affaires ; j'étais devenu adulte et avais le sentiment d'avoir appris ce que je pouvais auprès de Théodote. Je ne suis ensuite revenu à Jérusalem qu'en 65, à la mort de mon père. Je n'ai pas manqué d'aller saluer Théodote, toujours en vie. Mais quelle ne fut pas ma douleur de le retrouver comme brisé, effondré sur les marches de la synagogue. On m'avait pourtant prévenu qu'il avait beaucoup changé. Je me suis précipité vers lui, mais c'est tout juste s'il m'a reconnu. Il murmurait sans relâche « Jacques... Jacques... Jacques... ». Son fils est arrivé et m'a expliqué que plus rien ne parvenait à faire sortir Théodote de son abattement depuis que Jacques, frère de Jésus, avait été précipité en 62 du sommet du Temple par nos autorités religieuses, l'exécutant comme ils l'avaient fait pour Jésus, mais presque en catimini. La communauté des adeptes de Jésus avait été profondément ébranlée par cet assassinat, mais on avait pu enterrer Jacques près du Temple, où il avait tant prié, et faire graver une épitaphe à sa mémoire¹⁵.

Très surpris, je ne comprenais plus rien. La prière si fervente de l'homme aux genoux de chameau n'avait-elle donc eu aucun effet ? S'était-elle trompée d'objectif ? J'étais plus que perplexe, sans oublier les paroles secrètes de l'ange que je n'avais encore transmises à personne. Mais je n'étais pas au bout de mon ébranlement : cinq ans plus tard, en 70, ce fut la catastrophe. Titus a détruit notre Temple. C'était comme avoir perdu notre âme, ou père et mère d'un coup. Tout en veillant à continuer à maintenir mon commerce à flots, je n'ai plus eu de cesse que de comprendre qui avait été au fond cet homme de Nazareth, et pourquoi les paroles secrètes de l'ange au mont des Oliviers n'avaient pas conduit à meilleure destinée pour nous tous. Il fallait écrire une histoire argumentée, informée, pondérée. J'en étais exactement là, le jour où, en 75, j'ai entendu ces deux médecins parler de la sueur de sang, et de celle de Jésus de Nazareth qui plus est. J'étais surpris que quelqu'un puisse connaître, dans cette ville de province, un tel détail. Nous sommes sortis de la taverne avec Luc, et nous n'avons pas mis longtemps à tomber d'accord pour un projet d'écriture que je subventionnerais : c'était ce qu'il souhaitait faire depuis longtemps.

Alors c'est une grande émotion de tenir ces deux rouleaux dans mes mains, en ce jour de 78. Nous avons tout passé en revue avec Luc. Il a décidé, finalement, de ne pas parler de Jacques. Il trouve qu'il faut bâtir pour l'avenir et que retourner prier au Temple pendant près de trente ans n'a servi ni à Jacques, ni à la communauté des chrétiens, comme on dit maintenant. Je comprends, mais je ne dis pas que j'approuve. Moi aussi, pendant toute une période de ma vie, j'ai prié chaque jour à genoux pour hâter l'arrivée du Royaume. Luc a toutefois le sens de l'équité, ce que j'admire profondément. Puisqu'il a renoncé à parler de l'apparition de Jésus ressuscité à Jacques, il a également renoncé à faire le récit de l'apparition de Jésus à Pierre, après qu'il s'est éloigné du tombeau vide (Luc 24,12).

C'est triste à dire, mais les cercles de Pierre et de Jacques continuent encore et toujours à être en concurrence, bien que la destruction du Temple ait contraint la plupart des proches de Jacques à fuir dans la ville de Pella¹⁶. Un silence réciproque paraît donc diplomatique, mais Luc laisse tout de même entrevoir une préférence. J'ai en effet relevé

¹⁵ Fait rapporté en 393 par Jérôme dans les *Hommes illustres* II,14.

¹⁶ Eusèbe, *Histoire ecclésiastique* III,5.

qu'il mentionne bel et bien l'apparition à Pierre dans son premier tome, sans la détailler toutefois (Luc 24,34). C'est donc un peu navrant qu'il n'ait pas dit un mot de l'apparition à Jacques, surtout que Paul de Tarse la cite dans une de ses lettres (1 Corinthiens 15,7). J'espère au moins que cette manière de faire permettra aux différents groupes de notre mouvement de considérer ces deux volumes comme une mémoire commune possible. C'était mon intention en commanditant cette œuvre.

Il faut dire aussi Luc ne parle pas l'araméen, ce qui provoque bien sûr quelques imperfections dans son œuvre, mais que j'ai laissé passer, car c'est son style après tout. Par exemple, il fait dire à Pierre au début du livre des Actes, en commentant la mort accidentelle de Judas, que « tous les habitants de Jérusalem l'ont appris : aussi cette terre a-t-elle été appelée, dans leur langue, Hakeldama, c'est-à-dire Terre de sang » (Actes 1,18-19). Mais cette langue, c'était bien sûr celle de Pierre aussi ! Il n'aurait jamais dit « leur langue » pour Hakeldama, puisque c'était également la sienne. Ce n'est qu'une petite maladresse, et nous sommes bien assez nombreux à nous rappeler que l'araméen était la langue des disciples.

Ce qui m'a le plus touché dans les deux rouleaux de notre histoire, c'est que Luc a réussi à parler à la fois de la vie de Jésus de Nazareth – crucifié il y a plus de cinquante ans – et de ce que nous venons de vivre, la prise de Jérusalem et la destruction de notre Temple. Je pense notamment à ce moment où Jésus pleure sur Jérusalem – il fallait oser l'écrire :

Ah ! si en ce jour tu avais compris, toi aussi, ce qui procure la paix ! Mais maintenant, cela a été caché à tes yeux. Oui, des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront d'une palissade, ils t'encercleront, te presseront de toute part. Ils t'écraseront sur le sol, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps de ta visitation ! (Luc 19,42-44).

Eh bien c'est exactement ce que cet ignoble Titus a fait à notre ville en 70. Il a mis en œuvre cette fameuse manœuvre militaire chère à l'armée romaine, la circonvallation, l'entourant de ses soldats. Ah comme elle fut encerclée, enserrée, enfermée notre ville ! Tout le temps du siège, je suis resté terré chez moi. Le jour où ils ont commencé à détruire le Temple, j'ai pleuré, moi aussi. Je suis très reconnaissant à Luc d'avoir réussi à exprimer d'un seul geste ce que Jésus a ressenti en voyant sa ville, au détour du chemin, en sachant le destin qu'elle allait lui réserver, et ce que nous autres avons tragiquement vécu ici, il y a huit ans seulement. On dirait que l'histoire, implacable, se répète toujours, et que personne n'apprend jamais des erreurs de ses prédécesseurs. *Ah ! si en ce jour tu avais compris, toi aussi, ce qui procure la paix !* La trouvera-t-elle, un jour cette paix, notre ville ? En tous cas pas de mon vivant, je crois.

J'admire aussi énormément le sens du compromis de Luc, lorsque les enseignements et traditions semblent contradictoires. Tous s'accordent à dire que Jésus a eu la force de prononcer encore une fois le Psaume 22 sur la croix, en tous cas le début. Mais certains tiennent pour avéré qu'il a choisi la version la plus connue qui dit « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Marc 15,34 et Matthieu 27,46), tandis que d'autres maintiennent que Jésus a prononcé une autre version du Psaume 22,2 : « Ma puissance,

ô puissance, tu m'as abandonné » (*Évangile selon Pierre* 19¹⁷). Cela ne m'étonnerait pas que Jésus en ait appelé à une puissance, au moment ultime, car il a vécu toute son action de thaumaturge en compagnie de cette puissance divine, comme Luc le raconte plusieurs fois. Soucieux de rassembler le plus possible son lectorat dans une vision commune, Luc a eu la sagesse d'éviter, au bout du compte, de citer le Psaume 22 au moment de la crucifixion. Il a opté plutôt pour le Psaume 31,6 : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit » (Luc 23,46), tout en précisant que Jésus l'a dit en « poussant un grand cri ». Que cela soit le Psaume 22,2 ou le Psaume 31,6, le Nazaréen n'est pas mort sereinement.

Avec Luc, nous avons bien sûr beaucoup discuté de la prière au mont des Oliviers. Je crains qu'on ne finisse par oublier que Jacques a si longtemps prié à genoux comme Jésus, mais Luc n'en pas parlé. Nous sommes tombés d'accord pour comprendre la sueur de sang comme le signe de la victoire de Jésus dans son combat de prière, dont il se relève en « ressuscitant » (Luc 22,44), annonçant déjà sa victoire à venir sur la mort, comme Théodote me l'avait expliqué. Je n'ai toutefois pas parlé à Luc des paroles de l'ange¹⁸, car je ne l'ai pas senti prêt pour cela. Je me suis toujours demandé qui avait été le premier ou la première à rapporter les paroles de l'ange, et comment Jésus avait eu l'occasion de les communiquer. Il me semble qu'après son arrestation, il n'a plus eu l'occasion de parler avec qui que ce soit du groupe des disciples, pourtant. En tous cas, je ne sais pas encore qui sera cette personne unique à qui j'en confierai le contenu, comme Théodote le fit avec moi, il y a déjà bien longtemps. Paix à son âme.

¹⁷ Évangile apocryphe du 2^e siècle, puisant à des sources parallèles aux évangiles canoniques.

¹⁸ On a au moins six sources antiques qui rapportent le contenu des paroles de l'ange à Jésus.

VI. Jésus de Nazareth, en avril 30 ou 33

J'ai été battu toute la nuit ; on me voilait le visage en me disant : « Fais le prophète ! Qui est-ce qui t'a frappé ? » (Luc 22, 64). On m'a enfin laissé un moment de répit, le coq n'a pas encore chanté. Mon corps est brisé de coups de fouet, en mille miettes, je saigne de partout. La chair à vif. La fin s'approche. Je ne dirai rien au procès demain, je n'ai rien à leur dire. Hérode voudra sûrement se moquer de moi et m'envelopper du blanc manteau royal : je le souillerai du sang de ma peau lacérée, son accoutrement. Je n'ai jamais voulu être leur roi à eux. J'ai seulement désiré être le guide de ceux qui me reconnaissaient comme tel. Maintenant, c'est leur heure, celle de la Ténèbre.

Le moment où j'ai dû déclarer l'heure arrivée a été le plus difficile de cette longue nuit. Je revois Pierre et Jean s'affairer hier après-midi pour préparer le repas de la Pâque et me seriner que l'heure approchait (Luc 22,14). Je le savais bien, mais il m'a fallu tout un combat de prière pour pouvoir acquiescer à l'arrivée de cette heure. Pour accepter qu'elle fût finalement là, inéluctable. Ils m'ont paru presque ridicules avec leurs quelques glaives et poignards, les hommes de main qui sont venus me prendre au mont des Oliviers. « Alors que chaque jour j'étais avec vous dans le Temple, vous n'avez pas porté les mains sur moi. Mais voici que cette heure est la vôtre, et celle de l'autorité de la Ténèbre », leur ai-je dit (Luc 22,53) ! Ce n'était pas l'heure de mon Père, ni la mienne, juste la leur, quand bien même elle sacrerait leur autorité, du moins pour un temps. J'ai dû en arriver là : confirmer que l'heure de la Ténèbre était arrivée et montrer que j'avais accepté la coupe.

Je ne sais plus qui m'a tendu la coupe alors que nous célébrions le repas de la Pâque ; en tous les cas, *je l'ai reçue* (Luc 22,19), elle m'est arrivée, je l'ai acceptée et j'ai rendu grâce, comme attendu. C'était la coupe de bénédiction, celle du repas traditionnel et rassurant, mais c'était aussi déjà la coupe de douleur des événements à venir. Plus tard dans la nuit, j'ai supplié sans fin dans la prière, « Père, éloigne de moi cette coupe » ... Je l'avais reçue là, pendant le repas, cette coupe. J'avais tellement pensé que je pourrais encore partager ce repas de fête dans la paix avec les miens ! Je le leur avais déclaré : « J'ai intensément désiré manger cette Pâques avec vous avant de souffrir » (Luc 22,15). *J'ai désiré d'un grand désir* : ce sont les mots de Laban qui reconnaît que Jacob souhaite ardemment retourner chez son Père (Genèse 31,30). Depuis mes douze ans, depuis mes premières paroles dans le Temple, j'ai été habité du désir *d'être aux affaires de mon Père* (Luc 2,49). Je comprenais tellement Jacob ! C'est le désir de revoir son père qui lui avait permis de tenir le coup dans ses années de service chez Laban. Je puisais force et courage dans son exemple, en pensant que Jacob, lui, avait même dû combattre un ange, une nuit.

Ce qui viendrait après cette nuit, je le redoutais. Mais là, dans la chambre haute, j'avais encore droit à un moment de tranquillité avec les miens, avec mes proches, avec ceux et celles venus de Galilée avec moi. Partager la Pâque *avant de souffrir* : c'était mon but, mon espérance. En recevant la coupe, j'ai commencé à pressentir que c'était déjà trop tard. Elle était artistement ouvragée et disait toute l'histoire de mon peuple, ainsi que mon destin, moi qui étais arrivé là, dans cette « Jérusalem qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés » (Luc 13,34). J'avais tant souhaité que le temps joue en ma faveur, j'allais encore voir Satan tomber du ciel, vaincu (Luc 10,18) ! Mais soudain j'ai vu sa main sur la table, de taille moyenne, anodine. Juste une main, mais celle qui trahit. « Sauf que

la main de celui qui me livre est avec moi sur la table », me suis-je écrié. « Sauf que malheur à cette personne par laquelle le fils de l'homme est livré ! » (Luc 22,21-22). *Sauf que malheur !* Ces mots chantent la plainte en grec : *plène ouaïe !* La main de Judas, là, sur la table, me livre déjà. Le cœur me battait, le sang cognait dans mes temps, mais je n'ai pas dit le nom du traître. Alors j'ai vu que j'avais semé le trouble à l'esprit de mes disciples. Ils ont enchaîné les querelles, se comparant entre eux, puis ont sorti leurs épées, au moins deux ! L'atmosphère sereine du repas de fête avait volé en éclats, à cause de cette main, là, sur la table. Je n'avais même plus envie de chanter les psaumes de grâce, et j'ai coupé court – « c'est assez ! », déguerpissant au mont des Oliviers. Le groupe m'a suivi (Luc 22,38-39).

Il fallait plus que jamais résister à la tentation. Je le leur ai dit, et me suis éloigné d'environ un jet de pierre ; je voulais être seul avec mon Père. Je repensais à ma bravoure maintes fois assumée. Quand nous cheminions en route vers la capitale, je leur disais que j'étais « venu jeter un feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé ! Je dois être baptisé d'un baptême, et comme je suis oppressé jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » (Luc 12,49-50). J'allais à ce baptême du martyr, dans cette ville qui tue les prophètes, je n'en doutais pas et n'en avais pas peur. La puissance et l'Esprit m'avaient si souvent accompagné. Je traversais les foules, les lacs, les plaines, rien ne m'arrêtait. Cette puissance, ma mère m'a dit que l'ange Gabriel la lui avait annoncée : « De l'Esprit saint viendra sur toi, et de la puissance du Très-Haut te couvrira d'ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui naîtra sera appelé Fils de Dieu » (Luc 1,35). Marchant dans l'Esprit, je sentais souvent cette puissance en moi ; j'étais les cordes d'un luth qu'elle faisait vibrer. Si elle guérissait à travers moi, je la sentais jaillir de mes entrailles pour rétablir ceux qui le voulaient dans la foule (Luc 6,19 ; 8,18).

Mais cette nuit-là, à genoux, au mont des Oliviers, la puissance m'avait quitté. Je ne la sentais plus. Je repensais exactement à ce moment où j'avais aperçu Jérusalem, après notre long voyage, après tant de prédications, d'actes de puissance, de récits, de paraboles et de moments de partage avec les miens. Au détour du sentier des Oliviers est apparue une foule compacte, qui chantait à tue-tête « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » ! Et moi, juché sur une brave bête de somme, je devais encore répondre à des pharisiens qui s'énermaient de l'enthousiasme de la foule : « Je vous le dis, si eux se taisent, les pierres crieront ! » (Luc 19,40), ai-je rétorqué. Accaparé par leurs jérémiades, je n'avais même pas vu qu'elle était là, d'un coup présente à mes yeux, elle, la Ville. Alors, j'ai pleuré. Ce fut la seule fois. Cela s'est comme déchiré en moi, et les *maïm*, les eaux primordiales de la création (Genèse 1,2) se sont déversées d'un coup, ruisselant de mes yeux. Dans mes sanglots, j'ai parlé à ma ville :

Ah ! si en ce jour tu avais compris, toi aussi, ce qui procure la paix ! Mais maintenant, cela a été caché à tes yeux. Oui, des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront d'une palissade, ils t'encercleront, te presseront de toute part. Ils t'écraseront sur le sol, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps de ta visitation ! (Luc 19,42-44).

Des larmes à la rage. Laissant ma monture à l'entrée de la ville, je me suis dirigé immédiatement vers le Temple, là même où j'étais à douze ans si disert avec les scribes

et les grand-prêtres, clamant ma mission d'être *aux affaires de mon Père*. Dans ce même Temple, la colère m'a saisi aux entrailles, j'ai harangué les marchands, leur intimant de partir : « Il est écrit : *Ma maison sera une maison de prière*. Mais vous, vous en avez fait *un repaire de brigands !* » (Luc 19,46). On n'arrivait même plus à traverser la cour, tant s'entassaient leurs échoppes ! Cette maison de prière et de culte était devenue le temple du commerce. Je me suis mis alors à enseigner le jour, ils écoutaient suspendus à mes lèvres et je voyais nos autorités jalouses (Luc 19,47-48). La nuit, nous repartions au mont des Oliviers.



Jésus au mont des Oliviers. Rembrandt, vers 1650-1660. Domaine public, CC0. Wikicommons.

Un frisson me traverse. Et si c'était la dernière nuit que je prie au mont des Oliviers ? A un jet de pierre des autres, je ne sens plus la puissance ; je suis comme un ciel d'été gris, très lourd. Alors j'épanche mon esprit et me lamente sur la coupe. Je ne doutais pourtant pas que les entrailles de mon Père puissent être toujours prêtes à s'émouvoir, « les

entrailles miséricordieuses de notre Dieu, dans lesquelles nous visitera l'astre levant d'en haut » comme les chantait le prêtre Zacharie, père de mon cousin Jean le Baptiste (Luc 1,78). Ces entrailles paternelles promptes à la pitié, je les ai racontées dans la parabole du fils prodigue : « Tandis que le fils était encore loin, son père l'aperçut et fut pris aux entrailles ; il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers » (Luc 15,20). Allais-je encore une fois faire l'expérience des entrailles miséricordieuses de notre Dieu ? Entré en agonie, là dans le jardin des Oliviers, je luttais, je priais, et soudain de la force m'est revenue (Luc 22,43) ; quelque chose, quelqu'un me fortifiait, un ange je crois. Mon front coulait abondamment, je me suis relevé d'un coup, relevé, redressé, rétabli (Luc 22,44).

J'avais vaincu ma propre volonté et saisi la coupe – celle qu'on m'avait tendue dans la chambre haute, celle que je suppliais mon Père d'éloigner, celle que maintenant, tel l'athlète vainqueur des jeux, j'avais remporté. Lorsque je suis revenu vers les miens, la tristesse les avait endormis. Quelle déception... Encore une fois j'ai essayé de les motiver à la résistance, mais déjà, la troupe conduite par Judas arrivait. Et me voici dans cette cellule, battu presque à mort, respirant encore. Je ne prie pas en ce moment ; j'ai tout dit, tout vécu là-haut sur la colline. La porte de ma cellule s'ouvre brusquement. On vient me chercher, on m'emmène au palais, on me rudoie, on m'insulte, je n'arrive pas à marcher, mes jambes sont brisées de douleur. On me traîne. En chemin j'entends le coq chanter, une fois, deux fois, il en manque une. On entre dans la cour, et c'est le troisième chant du coq. Je n'ai plus qu'à me retourner et je sais que je le verrai. Pierre.

VII. Marie de Magdala, disciple de Jésus, en 45

Cela fait déjà trois mois que je me trouve à Césarée, avec Marie de Béthanie. Comme cela nous a fait du bien de quitter Jérusalem ! Comme chaque matin, je regarde la mer et me demande si nous sommes prêtes à tenter la traversée. Je crois que j'en ai vraiment besoin, qu'il est grand temps que nous puissions mener notre propre mission, à notre guise. Je reste très reconnaissante envers Lévi, qui a été tellement secourable avec Marie et moi. Il a fait les fonds de tiroir de notre groupe et, à notre départ, m'a tendu une bourse joliment garnie pour la route. Quand je pense qu'il était collecteur d'impôts et demandait une taxe plus élevée que de raison, assis à son bureau de douane (Luc 5,27) ! Je n'oublierai jamais ce repas qu'il organisa et qui est resté pour moi la parabole la plus généreuse et joyeuse du festin du Royaume.

Lévi lui fit un grand festin dans sa maison, et il y avait une foule nombreuse de collecteurs d'impôts et d'autres gens qui se trouvaient à table avec eux. Les Pharisiens et leurs scribes murmuraient et disaient à ses disciples : « Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les collecteurs d'impôts et les pécheurs ? » Et, répliquant, Jésus leur dit : « Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à se convertir » (Luc 5, 29-32).

Vous voyez la scène ? Une foule de collecteurs d'impôts attablés avec Jésus et les siens ! Tout semblait possible lors de tels moments. Pour ma part, j'ai vu Jésus pour la première fois lors de ce repas. J'étais venue avec ma voisine de Magdala, la ville où je suis née, intriguée par tout ce que j'entendais dire de ce nouveau maître de sagesse, guérisseur aussi. Depuis que j'étais petite, j'avais essayé d'écouter autant que possible les récits de notre peuple Israël. J'avais l'habitude de me faufiler par un trou de l'enceinte du mur de la synagogue de Magdala pour ne pas manquer les lectures et les discussions. D'abord cachée dans la cour, j'attendais qu'ils fussent tous entrés. Il me fallait alors oser traverser le long vestibule étroit, le cœur battant, car je savais très bien que je n'avais pas à être là. Après la traversée de ce couloir un peu glacé, je savais exactement où était la cache que j'avais soigneusement repérée, derrière un gros meuble. Enfant j'étais fluette, agile, on ne m'a jamais remarquée, ou alors ils n'ont rien dit.

Notre synagogue était petite, et finalement ne rassemblait qu'un certain cercle de lettrés de mon village, mais qu'elle était belle ! Nous avons la chance qu'elle fût richement



Ancienne synagogue de Magdala, 1^{er} siècle de notre ère. CC-BY-SA 4.0. Wikicommons

décorée, avec une mosaïque aux motifs géométriques qui recouvrait l'entier du sol de la salle principale¹⁹. On disait qu'elle avait été inspirée par les riches palais du roi Hérode et de son élite, à Gamla, à Yodéfat, à Tibériade. A venir si souvent écouter les services à la synagogue, je savais bientôt par cœur les principaux passages de la Torah et des Prophètes ; je les répétais en marchant dans la campagne, et le soir, nous chantions les Psaumes en famille.

Adolescente, ma vie insouciante et cultivée a drastiquement changé. Les articulations de mes mains, de mes chevilles, de mes pieds, se sont mises à me faire mal. D'abord juste un peu, et puis de plus en plus. Je faisais tout mon possible pour les faire taire, mais parfois de grosses larmes coulaient sur mes joues. Ma mère remarqua bien vite que cela n'allait pas, tandis que mon père grommelait qu'il ne parviendrait pas à me marier si je continuais à gémir de la sorte. J'ai dû faire alors la tournée des médecins et guérisseurs en tous genres de la région. Rien n'y faisait. On me disait que j'avais sept démons (Luc 8,2)²⁰. J'en étais encore plus malade. Le soir en m'endormant, je comptais ces démons et les imaginais un à un. Je leur donnais des noms : après tout, autant essayer de les domestiquer, pensé-je ! Mais au matin, les douleurs revenaient. Je commençais à avoir même de la peine à tenir assise.

Un beau matin, j'ai convaincu ma voisine d'aller rencontrer Jésus de Nazareth, dont j'avais entendu parler, et nous sommes arrivées en plein repas de collecteurs d'impôts, celui organisé par Lévi, qui me vit arriver à pas lents, claudiquant, abattue. Mais à peine Jésus m'avait-il adressé quelques mots que j'ai pu me redresser ! Comme Jeanne, femme de Chouza, j'étais rétablie et rendue à la vie. Depuis ce jour, Lévi a toujours eu un regard bienveillant sur moi, et cela ne m'étonne pas d'avoir reçu de sa part un viatique pour la route. Je ne peux pas en dire autant de Pierre, lui que Jésus avait pourtant chargé de nous affermir (Luc 22,32). C'est à cause de lui que j'ai convaincu Marie de Béthanie de nous retirer pour un temps à Césarée. Mon idée serait ensuite de partir, en barque, beaucoup plus loin²¹, sans que je n'en aie encore parlé à Marie.

Le moment qui a donné naissance à notre ministère de prédicatrices itinérantes a bien sûr été ce matin où nous sommes allées, nous le groupe des femmes, au tombeau de Jésus pour s'occuper de son corps, selon nos usages, munies de myrrhe et autres parfums. Nous étions tout un groupe ce matin-là (Luc 24,1.10)²², pour nous donner du courage. Grâce à son mari Chouza, Jeanne avait pu nous donner de quoi acheter les onguents nécessaires, bien onéreux, mais nous avions tant à cœur de faire encore quelque chose pour Jésus.

¹⁹ Les ruines de la synagogue de Magdala sont datées du 1^{er} siècle de notre ère.

²⁰ Depuis 1969, l'Église catholique romaine a progressivement révisé la biographie de Marie de Magdala, en reconnaissant qu'elle n'était pas la femme pécheresse de Luc 7,36-50. Le 3 juin 2016, le Pape François a remplacé ce récit par celui de Jean 20,1-2 et 11-18 dans les lectures du missel pour la fête de la sainte.

²¹ Au 13^e siècle, Jacques de Voragine popularisera dans son récit *La légende dorée* l'idée que les deux Marie auraient accosté sur une barque aux Saintes-Maries de la Mer, en France. A la Sainte-Baume, on peut visiter une grotte qui aurait abrité, selon la légende, la dernière partie de la vie de Marie de Magdala.

²² L'Évangile selon Luc est le seul à dire qu'un groupe de femmes se sont rendues au tombeau après le shabbat. Les autres évangiles, canoniques ou apocryphes, limitent leur nombre à une, deux ou trois.

Je me demande encore qui étaient ces deux hommes en vêtements éblouissants à l'entrée de la tombe, complètement vide ; je ne les connaissais pas. Ce qu'ils ont dit a réveillé notre mémoire, et brusquement nous nous sommes souvenues.

« Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici ; mais il a été ressuscité. Rappelez-vous comment il vous a parlé, quand il était encore en Galilée : 'Il faut', disait-il, 'que le Fils de l'homme soit livré aux mains d'êtres humains pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour' ». Et elles se rappelèrent ses paroles (Luc 24,5b-8).

... son histoire de troisième jour était-elle donc accomplie ? Je comptais et recomptais : vendredi, shabbat, le premier jour de la semaine. Cela faisait bien trois ! Je n'en revenais pas. Sans hésiter, de retour du tombeau, nous annonçâmes tout cela aux autres disciples. Quelle ne fut pas ma déconvenue lorsqu'ils ne nous accordèrent aucun crédit, traitant nos paroles de pacotille, de délire, de balivernes, de radotage, enfin bref, de *lèros* (Luc 24,9-11) ! *Lèros* veut dire tout cela. Je crois que la plupart pensait que nous délirions ; les plus nuancés se moquaient de notre nouvelle de « pacotille ». Nous appelons en effet aussi *lèros* ces faux bijoux qu'on peut acheter au marché. Même pour les plus indulgents de nos condisciples, nous étions juste en train de faire les coquettes, les intéressantes, avec notre annonce fracassante !

Le groupe des hommes eut la mémoire plus lente que la nôtre à se remettre en route. Il leur fallut en effet non seulement les récits de Pierre, de Cléopas et de son compagnon, pour commencer à croire en la bonne nouvelle, mais encore voir Jésus lui-même :

Et s'étant levés à cette heure même, [Cléopas et son compagnon] partirent et s'en retournèrent à Jérusalem. Ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui dirent : « Le Seigneur est vraiment ressuscité et il est apparu à Simon ! » Et eux de raconter ce qui s'était passé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. Tandis qu'ils disaient cela, lui se tint au milieu d'eux et leur dit : « Paix à vous ! » Saisis de frayeur et de crainte, ils pensaient contempler un esprit. Mais il leur dit : « Pourquoi tout ce trouble, et pourquoi des doutes montent-ils en votre cœur ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est bien moi ! Touchez-moi et rendez-vous compte qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous observez que j'en ai. » Ayant dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. Et comme ils étaient encore incroyants de joie et demeuraient sidérés, il leur dit : « Avez-vous ici quelque chose à manger ? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson grillé. Il le prit et le mangea devant eux (Luc 24,36-43).

Je n'étais pas présente à ce moment-là, et pour ma part, peu me chaut de savoir si Jésus revenu du séjour des morts voulait manger ou non, même si cela en a rassuré certains. Ce qui m'a fait réfléchir, en revanche, c'est ce que Lévi m'a décrit : il a insisté sur le fait que tous s'étaient senti « incroyants de joie » (Luc 24,41), le cœur battu par des émotions contradictoires : peur, émerveillement, incrédulité, sidération, bonheur ! C'était un pur moment d'excès, hors norme, et nous avons mis du temps à pouvoir nous en dire quelque chose les uns aux autres. Cinquante jours se sont en effet déroulés jusqu'à l'effusion de l'Esprit (Actes 2,1-13). La plupart de mes condisciples sont restés dans la chambre haute, pendant ce temps. Mais moi, je suis retournée plusieurs fois au tombeau

vide, dont la pierre est restée longtemps roulée de côté. C'est là que j'ai revu Jésus revenu à vie (Jean 20,11-18 ; Marc 16,9-10).

C'est difficile pour moi de parler de ces moments à l'intime, qui ont tellement compté dans ma vie, parce qu'ils m'ont aussi attiré bien des ennuis. J'ai pourtant bénéficié de révélations particulières de Jésus vivant, avant qu'il ne soit enlevé de ce monde (Luc 24,51 et Actes 1,9). J'ai vraiment tenté de les partager avec le groupe des Onze (Jean 20,18), mais c'est là que Pierre a montré sa plus forte opposition à mon encounter.

Pierre les interrogea au sujet du Sauveur : « Se peut-il qu'il se soit entretenu secrètement avec une femme, à notre insu et non ouvertement, si bien que nous devrions faire volte-face et lui obéir ? L'a-t-il choisie de préférence à nous ? ». Alors Marie pleura. Elle dit à Pierre : « Pierre, mon frère, que penses-tu donc ? Crois-tu que j'aie eu des pensées par moi-même, dans mon cœur, ou que je mente à propos du Sauveur ? » Lévi prit alors la parole et dit à Pierre : « Pierre, tu es depuis toujours porté à la colère, et maintenant je te vois débattre avec la femme comme si c'était un adversaire. Pourtant si le Sauveur l'a rendue digne, qui es-tu, toi, pour la rejeter ? Assurément, c'est sans faille que le Seigneur la connaît, c'est pourquoi il l'a aimée plus que nous. Ayons plutôt honte, revêtons-nous de l'Homme parfait, faisons-le nôtre, comme il nous l'a ordonné, et proclamons l'évangile en n'imposant d'autre règle, ni d'autre loi que ce que le Sauveur nous a prescrit ». Après ces paroles de Lévi, ils se mirent en route pour annoncer et proclamer (L'Évangile selon Marie 17,16-19,5)²³.

J'ai été tellement reconnaissante à Lévi ! Il avait tout compris, son esprit d'ouverture était conforme à tout ce que Jésus nous avait transmis. Lui n'avait pas de difficulté à accepter le fait que nous étions quelques-uns à être les disciples bien-aimés de Jésus : Jacques, Jean et moi²⁴. Ce n'est pas toujours facile de faire partie des préférés, de ceux qui ont reçu plus de révélations que les autres. Les paroles apaisantes de Lévi eurent toutefois leur effet, et nous sommes partis tous ensemble en chemin, dans la ville et hors de la ville, sans plus que mon témoignage ne soit remis en question par Pierre, du moins pendant quelques années. Mais je ne peux pas m'illusionner plus longtemps : il ne m'a jamais vraiment accréditée. Après avoir mûrement réfléchi, j'ai donc décidé de partir pour Césarée avec Marie. Il va falloir maintenant que je révèle à ma comparse mon projet de voyage en barque. Elle va avoir du souci, je la connais, et je devrai déployer tout mon art oratoire pour la convaincre.

Lorsque j'ai dit adieu à Lévi, et qu'il m'a remis cette bourse bien dotée pour le voyage, je me suis décidée à lui confier ce que je n'avais encore jamais transmis à personne.

« Lévi, tu te rappelles lorsque Jésus pria au mont des Oliviers, juste avant son arrestation ? ».

« Évidemment Marie ! Nous nous étions tous endormis de tristesse, et quand il nous a réveillés brusquement, il avait le visage suintant d'une épaisse sueur de sang, n'est-ce pas ? ».

²³ Évangile apocryphe dont l'origine remonte au 2^e siècle.

²⁴ Voir Jean 13,23 et 21,21 qui désigne, pense-t-on, l'apôtre Jean comme un disciple particulièrement aimé de Jésus, ainsi que des sources apocryphes pour Jacques et Marie de Magdala.

« Oui, c'est cela Lévi. Quand j'ai revu Jésus ressuscité, il m'a confié que dans sa prière, il avait pu lutter avec fermeté contre la tentation d'éviter la coupe, car un ange l'avait fortifié (Luc 22,43) ».

« Tu m'en diras tant ! Raconte encore ».

« Lévi, aujourd'hui je te choisis comme la personne de confiance, unique, à qui je vais transmettre les paroles de l'ange à Jésus, au mont des Oliviers. Le moment venu, tu choisiras toi aussi une personne de confiance, unique, à qui les transmettre. Elles ne doivent jamais connaître le carcan de l'encre et du papyrus. Es-tu d'accord ? ».

« C'est une bien grande confiance Marie, que tu me fais. Je l'accepte, et ferai de mon mieux avec ces paroles. Vas-y, je t'écoute ».

VIII. Hippolyte de Rome, auteur chrétien, en 235

Elle n'est pas sans beauté, cette île éloignée de Rome. Mais qu'il y fait chaud en été ! Me voici exilé en Sardaigne, en cette année 235, et ironie du sort, moi qui me suis tant confronté au pape Pontien, le voici également exilé dans cette île pleine de moustiques ! Je n'ai pas un bon pressentiment pour nous, car l'empereur Maximin I^{er}, le Thrace, semble d'humeur à vouloir reprendre les persécutions²⁵. Heureusement que je me suis réconcilié avec Pontien peu avant notre départ sur l'île. Cela rend nos journées plus amènes.



Paysage de Sardaigne, Capo Carbonara. CC BY-SA 4.0. Wikicomons

Je contemple la mer et repense à différents moments de mon existence. Je ne retournerai sans doute jamais à Alexandrie, ma ville natale. Ah, je me revois tout juste âgé de 14 ans, en 184, quand je suivais, fasciné, l'enseignement du grand Clément d'Alexandrie ! Il ne commençait pas une journée sans nous rendre attentifs au fait que le plus important ne se trouvait pas dans les écrits et devait être transmis par oral. Il avait lui-même déjà passablement écrit à ce moment de sa vie, mais comme il l'indiquera plus tard dans la préface de sa grande œuvre finale, *Les Stromates*, le plus important, il le gardait toujours pour l'enseignement oral, exclusivement.

J'ai quitté trop vite Alexandrie pour bénéficier de tous les mystères et subtilités qu'il avait à transmettre à ses élèves, mais je n'ai jamais oublié ce qu'il disait de la prière de Jésus au mont des Oliviers, juste avant son arrestation, dans l'Évangile selon Luc. Différentes

²⁵ Hippolyte et Pontien sont morts martyrs en Sardaigne, dans la persécution déclenchée par Maximin I^{er}, empereur de 235 à 238 de notre ère.

versions cette prière circulaient dans les manuscrits à Alexandrie²⁶, mais ce détail n'arrêtait pas tellement Clément. Il voulait nous partager ce qu'il y avait en plus, ce qu'il y avait autour du texte. Il est arrivé un jour avec un rouleau contenant les *Extraits de Théodote*. Il nous a tout de suite dit qu'il n'était pas d'accord avec toute la mystique contenue dans cet écrit, mais qu'il y avait été très frappé d'y lire que Jésus était appelé le *Grand Lutteur* ou *Grand Agoniste* :

« Ainsi donc, après l'empire de la mort, qui sans doute avait fait une grande et séduisante promesse, mais n'en était pas moins devenu un ministère de mort, le Grand Lutteur, Jésus Christ, alors que toute Principauté et toute Divinité s'étaient récusées, 'assumant' en lui-même, par sa puissance l'Église – l'élément 'élu' et l'élément 'appelé'; l'un, le pneumatique, issu de 'Celle qui a enfanté', l'autre, le psychique, issu de l'Économie', – sauva et souleva ces éléments qu'il avait assumés » (*Extraits de Théodote* 58,1).

Vous imaginerez sans peine l'effet qu'une phrase aussi complexe pouvait faire à mes jeunes oreilles de 14 ans : c'est bien simple, la panique ! J'avais tout au plus reconnu quelques termes du vocabulaire particulier de la connaissance, mais j'étais incapable de me débrouiller avec ce charabia, et ne voyais absolument pas en quoi Jésus pouvait être un « Grand Lutteur ». Certain de me faire battre par mon père si j'en restais à un échec pur et simple, j'ai mis mon amour propre de côté, et suis allé humblement avouer mon incompetence à mon maître Clément, à la fin de sa leçon. Bien m'en a pris. Il me confirma que l'approche de Théodote était complexe, et pas forcément très opérante, à ses yeux, pour décrire l'effet du Christ sur notre univers. Il m'expliqua que pour lui, le Christ était plutôt l'Authentique Agoniste. Il avait écrit à ce propos dans son livre le *Protreptique*, dont il me recommandait chaleureusement la lecture. Je n'étais pas certain d'arriver à distinguer la pensée de Théodote de celle de Clément. Je me risquai alors à lui demander ce qui faisait au monde que Jésus fût devenu un agoniste, un lutteur, car je ne voyais pas. Clément me dit qu'il nous en parlerait à tous, le lendemain.

Le jour suivant, prenant un ton plus solennel que d'habitude, devant ses élèves impressionnés, Clément nous dit qu'il allait nous enseigner l'un des grands mystères, de ceux qui ne doivent pas être figés dans l'écrit. Nous ne bronchions pas une oreille. Clément se lança alors dans un fleuve d'explications pour décrire ce qui arrivait à Jésus au mont des Oliviers. Pour donner poids à son propos, il citait la montée de l'âme vers le monde des idées, qui peine, sue et s'efforce, selon Platon (*Phèdre* 247bc). Il se référait aussi à Philon d'Alexandrie, qui nommait Jacob le lutteur, l'agoniste, et qui le présentait comme un véritable « athlète spirituel » face à l'ange au gué du Yabboq (*De somniis* 129-130). Tout cela pour nous faire sentir la profondeur de la scène au mont des Oliviers. Il insista en particulier sur Jacob, soulignant toutefois que l'authentique agoniste, c'était le Logos, le Christ.

Lorsqu'il se tut, comme je m'étais aguerri, je me suis levé et ai demandé la permission de résumer son propos pour notre groupe. Je le fis ainsi : « Donc nous appelons parfois Jésus l'agoniste, parce qu'au mont des Oliviers, il est entré en *agonie*, luttant, aidé d'un ange

²⁶ Autour de 200, on pouvait lire en Égypte le manuscrit 0171 avec les deux versets sur l'ange et la sueur de sang (Luc 22,43-44), suivi de peu par le Papyrus 75 qui omet ces deux versets, puis par le Papyrus 69 qui en omet trois (Luc 22,42-44).

jusqu'à en avoir une sueur comme des gouttes de sang, c'est cela ? ». Clément opina du chef. Il semblait un peu décontenancé que les subtilités de sa théorie puissent être résumées de manière aussi sobre par mon esprit de 14 ans, forcément limité. Mais il approuva et nous rappela de ne pas mettre ces mystères par écrit, ce que, pour ma part, j'ai eu soin de faire jusqu'ici. Je n'en avais toutefois pas fini avec ce passage de l'Évangile selon Luc, dont d'autres sources m'ont permis de saisir le chatoyement miroitant.

Un jour où je farfouillais dans notre immense bibliothèque d'Alexandrie, je suis tombé sur les *Discours sacrés* d'Aelius Aristide, un célèbre orateur déjà âgé et qui vivait alors à Smyrne. Il s'y était rendu célèbre pour dialoguer avec le dieu de la guérison Asclépios, qu'il invoquait souvent, se considérant atteint de divers maux. Dans ses *Discours sacrés*, Aristide racontait notamment qu'il avait un jour perdu la voix – ce qui pour un orateur est très ennuyeux. Mais le dieu lui ordonna de lutter jusqu'au bout dans un concours de paroles et « une sueur étant survenue du fait de l'exercice, le dieu avait mis fin à toute la maladie » (*Discours sacrés* 4,18).

J'ai vite recopié ce passage sur ma tablette de cire, et ensuite dans mes notes aide-mémoire, mes *hypomneumata*, une fois rentré chez moi. J'ai trouvé très éclairant de voir que la sueur pouvait advenir à la fin d'une joute oratoire, comme signe de rétablissement et d'aboutissement du discours, et j'ai considéré que c'était bien ce que Luc racontait pour Jésus au mont des Oliviers. Jésus était entré en lutte, en agonie, dans une joute oratoire contre sa peur de la coupe, puis l'ange l'a fortifié et il put se relever « ressuscité », dit le texte. Sa sueur coula à la fin de la joute, en signe d'achèvement de la lutte. Que cette sueur fût ou non comme du sang ne me semblait pas primordial, puisque l'évangéliste ne faisait que comparer. Comme nous en avertis Aristote dans sa sagesse, « la comparaison est utile même en prose, mais il faut en user peu souvent, car elle a un caractère poétique » (*Rhétorique* 3,1406a).

En arrivant plus tard à Jérusalem, je fus conforté dans mon idée que la comparaison au sang n'était pas le point capital dans cette affaire, en lisant ce que je pense être le plus ancien commentaire de ce passage, sous le stylet de Justin Martyr, né aux alentours de 100 en Palestine, à Néapolis. Il a trouvé la sueur de sang mentionnée dans les plus anciennes archives des apôtres qui lui sont parvenues, et en parle en commentant le Psaume 22, que Jésus dit sur la croix :

« L'expression [du Ps 22,15] : *Comme l'eau je me suis épanché, et tous mes os se sont disloqués. Mon cœur est devenu comme cire fondant au sein de mes entrailles*, était aussi une prédiction : c'est ce qui est arrivé à Jésus cette nuit-là, lorsqu'ils l'agressèrent au Mont des Oliviers, pour se saisir de lui. Car dans les Mémoires qui, comme je le dis, ont été composées par ses apôtres et leurs disciples, il est écrit que coulait une sueur semblable à des caillots de sang, tandis qu'il priait en disant : 'Que s'éloigne, si c'est possible, cette coupe' ! » (*Dialogue avec Tryphon* 103,7-8).

Si nous lisons la crucifixion avec en tête le Psaume 22, cette sueur donne toute sa force comme image de l'eau et de la cire fondante ; le sang n'est qu'une gradation. J'étais impressionné par ces mots de Justin, et surtout par le fait qu'il se réfère aux anciens « Mémoires » des apôtres et disciples. La perspective du combat mystique, chère à

Clément d'Alexandrie, perdait un peu de sa pertinence à mon âme, et j'étais davantage enclin à ressentir la détresse de l'homme de Nazareth au mont des Oliviers. Je m'interrogeais encore sur l'ange et son rôle, quand je trouvai dans la bibliothèque d'un monastère de Jérusalem, un exemplaire rare d'un évangile écrit en araméen ou en chaldéen, *l'Évangile des Nazoréens*. Ce texte, dont je peinais à situer exactement la provenance, révélait les paroles que l'ange avait dites à Jésus au mont des Oliviers :

« Sois fort, Seigneur, parce que c'est ainsi en effet qu'arrive le moment où le genre humain, vendu en Adam, doit être racheté par ta passion » (cité dans *l'Historia Passionis Domini*, f. 32, dans l'ouvrage de Klijn).

J'étais fasciné de voir qu'on avait continué à méditer sur ce moment capital. Tandis que Clément faisait de Jésus l'authentique agoniste, d'autres s'attardaient à comprendre ce que l'ange avait pu dire à Jésus, au moment de cette lutte. Il m'a semblé que cet être céleste avait su rendre toute sa puissance à Jésus, et plus tard j'ai moi-même commenté ainsi cette scène de l'Évangile selon Luc :

« Jésus demande que s'éloigne la coupe de souffrance, à cause de laquelle il est venu dans le monde, et, en agonie, il sue et est rempli de puissance par un ange, lui qui remplit de puissance ceux qui croient en lui et a enseigné en acte à mépriser la mort » (*Contre Noët* 18,2).

J'étais assez content de ma formulation, qui transmettait tout ce que j'avais appris d'important sur ce passage – la lutte de l'agonie et l'encouragement de l'ange –, mais sans devoir toutefois préciser mes sources. Je sentais bien que ces enseignements devaient rester à la frontière de l'écrit. Par la suite, j'ai souvent repensé à cette ange qui rend puissant dans la prière ; peut-être Jacques, frère de Jésus, en avait-il fait l'expérience aussi, puisqu'on raconte qu'il retournait prier à genoux dans le Temple, jusqu'à sa mort violente.

J'en étais là de mes ruminations en contemplant la mer de Sardaigne, lorsque Pontien vint me rejoindre. Il avait la mine grave.

« Salut Hippolyte, j'ai de mauvaises nouvelles à te partager ».

« Salut Pontien ! Qu'y a-t-il ? Je t'écoute ».

« On dit qu'un navire est parti de Rome avec un décret de l'empereur pour nous condamner à mort et nous faire exécuter, là sur cette île ».

Nous sommes restés longtemps silencieux, assis l'un près de l'autre. Apparemment, c'était notre heure à nous qui commençait, et nous avions la Sardaigne en guise de mont des Oliviers, pour attendre d'y être suppliciés. Avec un gros soupir, j'expliquais à Pontien que j'étais précisément en train de méditer sur la dernière nuit de prière de Jésus au mont des Oliviers, avec l'ange et la sueur de sang, comme Luc le raconte. Pontien me dit alors qu'il s'était toujours étonné que le Père n'ait rien répondu à Jésus dans sa détresse, alors qu'à son baptême, il s'était fendu d'une déclaration pleine d'affection : « Toi, tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé satisfaction. » (Luc 3,22). Après tout, chez le poète Homère, disait Pontien, même Zeus reconnaissait avoir le cœur déchiré à l'idée de la mort à venir de son fils Sarpédon ! Il déclare à sa femme Héra :

« Hélas ! je le prévois, celui que j'aime tant,
Sarpédon, mon cher fils, mourra dans un instant,

Et je sens tressaillir pour lui mon cœur de père.
 Je suis irrésolu, Héra, je délibère :
 Dois-je le transporter vivant dans son pays,
 Dans la riche Lycie et parmi ses amis,
 Ou faut-il, aujourd'hui, que mon cœur insensible
 Le laisse succomber dans ce combat terrible ! » (*Iliade*, Chant XVI, 430-435).

Non sans amertume, Pontien soulignait qu'il aurait bien voulu trouver semblable émotion paternelle à la mort de Jésus dans les évangiles, et qu'il comprenait que chez Marc et Matthieu, Jésus soit mort en proclamant son abandon avec les mots du Psaume 22,2, « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! ». Pourquoi donc Luc avait-il cru bon d'omettre ces mots, se demandait Pontien. Je perçus bien dans ses propos sa détresse présente, à l'idée des heures sombres qui très probablement nous attendaient. Je renonçais donc à partir dans une contre-argumentation, à expliquer que l'ange avait heureusement rendu sa puissance divine à Jésus au mont des Oliviers chez Luc, et qu'il n'avait en conséquence pas eu à clamer son abandon à la croix. Cela n'aurait aidé Pontien en rien, à ce moment.

D'une voix paisible, je lui dis que je me rappelais qu'on disait même que Zeus en avait versé des larmes de sang sur la mort de son fils Sarpédon. Et je lui citai un ancien commentaire de la scène, que j'avais recopié à partir de la marge d'un manuscrit :

« Le poète est capable de consoler en disant que même Zeus a perdu son fils Sarpédon ; car même si c'est de la fiction, c'est à comprendre quand même comme vrai, par la manière dont cela consolera » (Anonyme, *Scholie sur la Théogonie d'Hésiode*, citée dans l'ouvrage de Gregorio).

Pontien me répondit d'un pauvre sourire ému. Il s'était senti compris. Consolé, je ne sais pas.

Nous sommes restés encore longtemps assis en silence l'un près de l'autre, à contempler la mer.

Sur les coups de midi, nous avons vu un navire poindre à l'horizon ; il arrivait sans doute de Rome.

IX. Claire Clivaz, lectrice, en 2024

Comme on s'en doute, je n'ai pas fait l'armée. Tout ce qui est de l'ordre du militaire ou du combat m'était largement étranger, lorsque travaillant à ma recherche de thèse, je me suis rendu compte qu'on avait pu, au second siècle, nommer Jésus le « Grand Luteur ». De même, la sueur de sang, avec ses relents mystiques ou sa crudité descriptive, étaient à mille milles de ma spiritualité. Ce fut donc une véritable aventure de lecture d'aller à la rencontre des manuscrits, de cette scène de Luc et surtout des lectures oubliées de ce passage.

Bien sûr, je connaissais notre expression française *suer sang et eau*, qui insiste sur l'effort, mais j'ignorais encore que la langue anglaise mettait la peur en avant, avec l'expression *I sweat blood*, tandis que l'allemand réunissait la crainte et l'effort intense avec *Blut und Wasser schwitzen*. Ces trois langues modernes avaient réuni les deux faisceaux de signification de cette sueur *comme* des gouttes de sang, la plupart du temps associé à la crainte de Jésus au mont des Oliviers, mais parfois aussi à sa lutte agonistique.

Le plus difficile a été pour moi de comprendre les exégètes qui avaient commenté ce passage aux alentours de la seconde guerre mondiale, la rapprochant aisément de la scène des récits de martyrs, comme celui d'Eléazar dans le 4^{ème} livre des Maccabées. Je voyais bien que le contexte nous *fait* lire quelque chose, naturellement, mais leurs sentiments me restaient étrangers, rien à faire. Jusqu'au jour où j'ai entendu à la radio la lecture du célèbre poème de Louis Aragon, *La Rose et le Réséda*. La force des mots, la puissance des métaphores et du rythme, me firent comprendre d'un coup pourquoi, en temps de guerre, la sueur sanglante pouvait parler d'elle-même. En voici un extrait :

« Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Un rebelle est un rebelle
 Nos sanglots font un seul glas
 Et quand vient l'aube cruelle
 Passent de vie à trépas
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Répétant le nom de celle
 Qu'aucun des deux ne trompa
 Et leur sang rouge ruisselle
 Même couleur même éclat
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Il coule il coule et se mêle
 A la terre qu'il aima
 Pour qu'à la saison nouvelle
 Mûrisse un raisin muscat ».

Ce raisin muscat fait de sang muri m'a été une étape décisive pour comprendre qu'il y avait, dans l'Antiquité et à travers les siècles, des lectures franchement différentes de la scène au mont des Oliviers – ce qui explique les variantes dans les manuscrits. Nous interprétons, nous lisons, nous comprenons avec tout ce qui nous façonne, politique et événements privés, culture, genre, identité. La lecture est un acte complet, global et il se tient au cœur du savoir-faire des sciences humaines.

Depuis, j'ai donc fait route avec ce Jésus « Grand lutteur », le découvrant, m'en étonnant. Je souhaite et espère que ce petit ouvrage, qui a choisi de présenter les sources et l'histoire au travers d'une fiction libre mais documentée, saura faire sentir l'incroyable valeur spirituelle des recherches bibliques. Les derniers mots seront au poète.

J'étais encore dans l'âge tendre du doctorat, lorsque j'ai reçu un poème à l'issue d'une conférence que je donnais au Canada sur Luc 22,43-44. C'était Jean Delorme, bibliste et sémioticien, qui l'avait écrit, de tête, sur une feuille volante qu'il m'a tendue en guise de commentaire à mes propos. Ce texte de René Char me semble aujourd'hui encore ce qui peut être dit de plus juste en écho à la prière au mont des Oliviers dans l'Évangile selon Luc, et j'en reste reconnaissante à ce collègue aujourd'hui disparu.

Lutteurs

*Dans le ciel des hommes,
Le pain des étoiles me sembla ténébreux et durci,
Mais dans leurs mains étroites je lus la joute
De ces étoiles en invitant d'autres :
Émigrantes du pont encore rêveuses.
J'en recueillis la sueur dorée,
Et par moi la terre cessa de mourir.*

René Char

IX. Références des œuvres citées

- Aelius Aristide, *Discours sacrés*, A. J. Festugière (éd.), Paris : Macula, 1986.
- Apollonius de Rhodes, *Les Agronautiques*, vol. 2, traduction par H. de la Ville de Mirmont, Bordeaux et Paris, 1892.
- Aragon, L., *Les yeux d'Elsa*, suivi de *La Diane française*, Paris : Éditions Seghers, 1968.
- Aristote, *Histoire des animaux*, P. Louis (éd.), Paris : Les Belles Lettres, 1964.
- Aristote, *Les parties des animaux*, P. Louis (éd.), Paris : Les Belles Lettres, 1956.
- Artistote, *La Rhétorique*, 3 vol., M. Dufour (éd.), Paris : Les Belles Lettres, 1932, 1938 et 1973.
- Bar Sadaïli, E., *The Book of the Holy Hierotheos. Ascribed to Stephen Bar-Sudhaile*, F. S. Marsch (éd.), Amsterdam: APA-Philo Press, 1979².
- Bovon, F. – Gelotrain, P. (éd.), *Écrits apocryphes chrétiens* (La Pléiade), vol. 1, Paris : Gallimard, 1997.
- Bovon, F. – Kaestli, J.-D. (éd.), *Écrits apocryphes chrétiens* (La Pléiade), vol. 2, Paris : Gallimard, 2005.
- Clément d'Alexandrie, *Extraits de Théodote* (SC 23), F. Sagnard (éd.), Paris : Cerf, 1970.
- Denys l'Aréopagite, *La Hiérarchie ecclésiastique. Œuvres complètes (Bibliothèque philosophique)*, M. de Gandillac (éd.), Paris : Aubier, 1943.
- Éphrem, *Le combat chrétien. Hymnes de Ecclesia (Spiritualité orientale 83)*, D. Cerbelaud (trad.), Bégrolles en Mauges : Abbaye de Bellefontaine, 2004.
- Éphrem, *Le Christ en ses symboles. Hymnes de Virginité (Spiritualité orientale 86)*, D. Cerbelaud (trad.), Bégrolles en Mauges : Abbaye de Bellefontaine, 2006.
- Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique. Livres I-IV* (SC 31), vol. 1, G. Bardy et E. Schwartz (éd.), Paris : Cerf, 2001².
- Eusèbe de Césarée, *Histoire Ecclésiastique. Livres V-VIII* (SC 41), vol. 2, G. Bardy et E. Schwartz (éd.), Paris : Cerf, 1983².
- Gregorio, L. di (éd.), *Scholìa Vetera in Hesiodi Theogoniam (Scienze filologiche e letteratura 6)*, Milan: Pubbl. della Univ. cattolica del Sacro Cuore, 1975.
- Hippolyte de Rome, *Contro Noeto*, M. Simonetti (éd.), Bologne: EDB, 2000.
- Homère, *L'Iliade*, vol. 1 à 4, P. Mazon et al. (éd.), Paris : Les Belles Lettres, 1972-1987.
- Jérôme, *Les Hommes illustres*, D. Vieillard (trad.), Paris, 2009.
- Justin Martyr, *Dialogue avec Tryphon. Edition critique, traduction, commentaire (Paradosis 47)*, P. Bobichon (éd.), 2 vol., Fribourg : Academic Press, 2003.
- Kasser, R. et Wurst, G. (éd.), *The Gospel of Judas, Critical Edition: Together with the Letter of Peter to Phillip, James, and a Book of Allogenes from Codex Tchacos*. Washington D.C. : National Geographic Society, 2007.
- Klijn, A. F. J. (éd.), *Jewish-Christian Gospel Tradition (Supplements to Vigiliar Christianae XVII)*, Leiden : Brill, 1992.
- Théophraste, *On Sweat, on Dizziness and on Fatigue*, W. W. Fortenbaugh, R. Sharples, M. G. Sollenberger (éd.), Leiden / Boston : Brill, 2003.
- Traduction Œcuménique de la Bible*, Paris : Cerf, 2010. Les citations de l'Évangile selon Luc sont les miennes, basée sur celles de la *Bible de Jérusalem*, Paris : Cerf, 2019.

X. Biographie

Claire Clivaz est chercheuse associée à l'Institut « Religions, Spiritualités, Cultures et Société » de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve depuis avril 2023. Elle mène des recherches sur les manuscrits du Nouveau Testament et les humanités numériques. Elle travaille en ce moment sur l'Évangile de Marc dans le manuscrit latin VL 1, ainsi sur les Judéo-chrétiens et les femmes dans le Nouveau Testament et la littérature chrétienne ancienne.

Site institutionnel : <https://uclouvain.be/fr/repertoires/claire.clivaz>

Site de recherche : <https://claireclivaz.hypotheses.org/>

Bibliographie complète : <https://orcid.org/0000-0001-8954-0115>

Sont particulièrement utiles à consulter en arrière-plan du présent ouvrage :

Claire Clivaz, *L'ange et la sueur de sang (Luc 22,43-44) ou comment on pourrait bien encore écrire l'histoire (BiTS 7)*, Leuven : Peeters, 2010.

Idem, « To 'become' a testimony: Jesus' bloody sweat on the Mount of Olives as a challenge for history (Luke 22.43-44) », in B. Estrada, E. Manicardi, A. Puig i Tàrrach (éd.), *The Gospels: History and Christology. The Search of Joseph Ratzinger - Benedetto XVI*, p. 248-265, Vaticano: Libreria Editrice Vaticana, 2013.

Idem, « Schweiss », *Reallexikon für Antike und Christentum* 29/233 (2019), p. 1268-1274.

Idem, « New Testament Textual Criticism from the Margins to the Center: Jesus' Desire and Manuscripts and Lk 22:43-44 », dans *The Variety and Importance of the Scriptural Witnesses to the so-called 'Western' Text. Diversité et importance des témoins scripturaux du texte « occidental »*, J. K. Elliott et L. Pinchard (éd.) Leiden : Brill, 2023, p. 56-72.

Idem, « Luke 22 : 43-44 and Judeo-Christian Memories », *Revue des Études Juives* 182/3-4 (2023), p. 283-317.